Annales de l'Institut français de Zagreb



ANNALES

DE

L'INSTITUT FRANÇAIS DE ZAGREB

DEUXIÈME SÉRIE

Nos 8 et 9

1959-1960

FEUILLETS DE VACANCES

PAYSAGES DU FINISTÈRE

Porscarn, le *17 juillet 1949.*

Dans le coin gauche, dépassant l'appui de ma fenêtre, un maigre tamaris lutte contre le vent qui l'empêche de regarder la mer. Il est petit, échevelé et couvert d'éruptions roses ; mais il résiste avec ténacité et siffle avec colère. A sa droite, un tertre couvert d'herbe jaune et de chardons bleus domine deux menhirs. Au-dessus de la ligne ovale du tertre, interrompue par une excroissance de rochers, sur toute la largeur de la fenêtre, la mer roule et vient s'enliser dans le sable blanc. Un ruban de terre plate et jaune double la ligne de la plage. A l'horizon, les triangles blancs des maisons dépassent le ruban jaune et s'impriment sur les nuages. Tout le reste de la fenêtre est rempli d'un ciel immense, mobile et coloré de toute la gamme des gris. Par moment, les nuages s'écartent et le soleil déverse une gerbe de lumière nacrée. Pendant quelques instants, le paysage brille d'un éclat irréel, puis retombe aussitôt dans l'épaisse ombre grise.

Sur la ligne de la plage avancent deux chevaux attelés à un chariot chargé de goémon. Non loin des chevaux, deux points sombres dans la mer : deux baigneurs jouent avec les vagues. Un vol de goélands miroite au-dessus d'eux. Deux pêcheurs en blouse et pantalon bleus viennent de s'arrêter sous le tamaris. Ils sont penchés comme l'arbre, ils parlent bas, comme si le vent et la mer ne mugissaient pas. La table, sur laquelle j'écris, est placée de biais et je peux voir l'autre fenêtre de ma chambre. A gauche et en bas s'étend un jardin touffu, jaune et bleu, finissant par un groupe de grands cyprès qui eux aussi sifflent et luttent contre le vent. Leurs branches se détournent de la mer. Le jardin est clos par un muret de granit. Au-delà de la ligne des cyprès, l'océan vert soutient les nuages qui remplissent le reste de la fenêtre. L'immense paysage inonde ma chambre, elle-même immense. La maison est située au bord de la plage de Porscarn sur une presqu'île. On l'appelle la

Maison aux arbres, toute la région étant complètement nue. Il y a encore deux maisons que je ne vois pas et un petit musée préhistorique. La plage déserte s'étend sans fin.

Une promenade à travers la lande désolée jusqu'à Saint-Tronoan où se dresse un calvaire du XIVe siècle. Toute la vie du Christ est sculptée dans le granit. Le monument se trouve au milieu d'un plateau désertique où ne poussent que le chardon et quelques plantes rachitiques, mais résistantes et qui, fouettées par le vent et brûlées par le soleil, dégagent une odeur salée et âcre. A côté du calvaire, une église coupée au milieu par trois tours ajourées où s'engouffre le vent. Aucune habitation. En revenant par la plage, j'ai rencontré des centaines de petits oiseaux venant chercher la nourriture déposée par les vagues. Ils glissaient sur le sable mouillé et lisse comme des patineurs sur la glace. Leurs formes rondes, grises par-dessus et blanches par-dessous, se reflétaient dans l'eau comme dans un miroir. Des jouets d'enfants ou de prestidigitateurs.

18 juillet.

A Penmarch j'ai vu une grande église sévère et solide, une cathédrale-forteresse. Le granit, l'océan, le vent. Hier on y célébrait une messe des morts. L'autel et les grands piliers étaient recouverts de draps noirs. Un immense catafalque noir et blanc au milieu de la nef. Les femmes toutes en noir, coiffées de hauts tuyaux de dentelle impeccablement blancs, se tenaient immobiles. Leurs hautes coiffures rondes, couleur de neige, et leurs rubans en dentelle tombant sur le velours noir des épaules donnaient l'impression d'une réunion solennelle dans quelque cour légendaire. Les hommes se tenaient dans les bas-côtés. Quand ils entonnèrent le « Dies Irae », on ne pouvait pas ne pas frémir. Pitié? Tristesse?... Non!... Grandeur qui dépasse les sentiments. Dans l'air austère de cette église de granit, c'étaient les tempêtes sur l'océan, les naufrages, les morts innombrables. Un tragique qui n'émeut plus. L'office terminé, les coiffes blanches sortirent par groupes dans les rues balayées par le vent, entre les maisons dépouillées de tout autre ornement que la blancheur des murs et le bleu des auvents. Décor abstrait, inquiétant.

20 juillet.

Grâce aux deux fenêtres de ma chambre, j'ai l'impression d'être intégré aux horizons qui m'entourent. La mer et le ciel, le vent et le soleil.

Ce matin je suis allé à Saint-Guénolé par le chemin qui longe l'océan et les rochers. Spectacle violent et tourmenté ; du mauvais V. Hugo. Pourtant, c'est la réalité quotidienne. D'abord un monstre de granit qui s'avance dans la mer pour la braver : « le Trou de l'Enfer » ; plus loin, un bel échafaudage de rocs lisses : « la Roche des Victimes » ; et, avant d'arriver au port, un immense bloc qui tombe à pic dans la mer : « le Saut du Moine ».

De l'autre côté de Porscarn, sur la pointe de la Torche, se dresse « le Rocher du Corbeau », un monument funéraire géant.

Pendant ma promenade au phare, je regardais les rochers aux formes bizarres : éléphants, rhinocéros, hippopotames, animaux légendaires ; formes que l'on peut déchiffrer dans un ciel couvert. Tout n'est qu'une ébauche. Des nuages pétrifiés.

J'ai visité le phare, un des plus beaux du monde ; 2 000 000 de bougies, une portée de 100 km et une sirène que le brouillard met automatiquement en marche, construit en 1897 par Louise Davout, marquise de Bloqueville, en l'honneur du prince d'Eckmühl, son père. « Les larmes versées par la fatalité des guerres seront ainsi rachetées par les vies sauvées de la tempête. »

Du haut du phare le pays est plat comme la paume de la main. On a l'impression que la mer vient de se retirer du plateau et que les maisons blanches y ont été dispersées par un enfant. Le sol est propre comme un plancher qu'on vient de cirer. L'air a un éclat de cristal. Encore un décor abstrait.

22 juillet.

Je suis allé sur la plage avec mes amis. Les vagues apportaient de magnifiques algues. Nous en avons fait des manteaux, des pagnes et des couronnes, et en un clin d'œil nous nous sommes transformés en monstres marins.

Ma première impression à l'arrivée était qu'on ne pouvait pas aller plus loin, que c'était réellement la fin de la terre : océan, rocs, maisons blanches, absence de tout bruit civilisé, paysage lunaire et bouillonnement infini des eaux.

27 juillet.

Je suis assis tout près de la fenêtre, juste en face. Les volets bleu clair sont fermés. La lumière du dehors les rend transparents sans rien laisser voir de ce qui se passe de l'autre côté. J'ai l'impression d'être à l'extérieur, devant une fenêtre aux volets clos et d'avoir enfermé dans la pièce tout le Finistère. Je sais qu'il est là,

car j'entends le vent et l'océan. Je songe à un livre sur le Finistère figuré par cette chambre illusoire que je viens d'imaginer ; les pages en sont les lames de ma jalousie, et à la lecture de chacune d'elles, il en tombe une laissant un interstice ouvert sur le paysage enfermé. A la fin du livre, la fenêtre est grande ouverte et le lecteur se trouve au beau milieu du Finistère, envahi par l'air salé, le vent et l'embrun.

29 juillet.

Quimper, capitale du Finistère, ville ancienne. Sa cathédrale est le résumé de son histoire. Ses lignes nobles et élancées, sans autre ornement que le génie linéaire de ses bâtisseurs, expriment l'austérité et le dépouillement du pays où elle se dresse. Le quartier qui l'entoure, avec ses maisons ventrues, est aussi ancien qu'elle. Mais Quimper n'est pas une ville abandonnée et silencieuse, où les poètes viennent rêver des amours chevaleresques et des cruautés des pirates ; c'est une ville riche et animée avec une circulation constante et vigoureuse comme celle du sang dans un corps jeune. L'Odet, cette « perle des rivières de France », amène l'air marin dans les vieilles rues. Quimper est aussi jeune qu'il y a quatre siècles.

Dimanche, le dernier jour des « grandes fêtes », la ville fourmillait de Cornouaillais et de touristes. A 10 heures, le cortège commençait sa promenade à travers la ville. Sur tout le trajet, les trottoirs étaient bondés. Le cortège avançait au rythme des binious. D'abord les reines avec leurs demoiselles d'honneur ; puis les jeunes gens et les jeunes filles. Chaque groupe avec ses joueurs de binious et sa bannière. Bannières, binious, reines, jeunes filles, jeunes gens formaient un cortège de jeunesse à travers les vieilles rues tortueuses. Quand on voyait l'orphéon municipal déboucher sur la place Saint-Corentin, venant de la rue du Roi-Gradelon, défiler devant la cathédrale et s'engager dans la rue Kéréon, on sentait un frémissement parcourir les spectateurs. Les belles femmes coiffées de dentelles blanches regardaient par les fenêtres et leur enthousiasme non dissimulé faisait sourire les vieilles façades des maisons gothiques. Les enseignes en fer forgé révélaient les boutiques cachées par la foule. Au coin d'une maison, un grand paysan breton, peint avec son gourdin à la main, semblait enjamber l'air que la musique des cuivres faisait résonner. Dans les tours de la cathédrale et sur ses fines colonnettes, le soleil jouait comme sur un orgue immense. La musique et le soleil inondaient la vieille ville de Quimper. Le cortège avançait et les reines distribuaient des sourires à gauche et à droite sur leur passage. Les binious sonnaient et leur musique sensuelle

parlait à l'épiderme plus qu'à l'oreille. Les coiffes éblouissantes de blancheur contrastaient avec la couleur noire, orange ou bleue des costumes. De beaux cavaliers aux chapeaux noirs, ornés de rubans brodés d'or, sur de lourds chevaux de labour, rompaient de temps à autre lc cortège. De jeunes couples, se tenant par le petit doigt levé à la hauteur des yeux, marchaient fiers et légers, comme s'ils dansaient. Sur tous les visages, on lisait la joie. Je pensais aux Italiennes de la Renaissance en regardant passer les belles nuques rondes, soigneusement découvertes par la coupe des corsages, et à Marie Stuart en voyant ces grands cols en dentelle empesée qui faisaient ressembler la tête à un bouquet de fleurs. Tous ces beaux décolletés, qui s'arrêtaient juste à la naissance des seins, disaient avec éloquence que c'était la fête de la femme. Une fois de plus, Quimper célébrait la fête d'amour en Cornouaille. Le soleil y était présent avec toutes ses fanfares et la ville avait oublié son âge.

L'après-midi, un grand festival de danse, de chant et de biniou a eu lieu dans un amphithéâtre naturel, abrité par le petit bois qui domine la ville. Les trois côtés de l'amphithéâtre s'appuient sur la colline, et le quatrième s'ouvre sur la ville. Il surplombe les toits couverts d'ardoise, les tours de la cathédrale et les petits clochers serrés au milieu de la verdure. L'estrade était dressés du côté de la ville. Un baldaquin rouge pour la reine des reines ; des chaises pour ses demoiselles d'honneur ; et des gradins pour toutes les autres reines. La scène était tapissée, de haut en bas, des plus belles filles du Finistère, vêtues de leurs plus beaux atours de fête. Et c'est devant cette assemblée magnifique que les jeunes gens et les jeunes filles ont dansé et chanté tout l'après-midi. La foule des spectateurs était assise par terre sur les gradins naturels. Le soleil était de nouveau de la fête. Et on se sentait pris par la danse, la musique, les couleurs, la jeunesse et le soleil comme par une boisson qui amène le plus beaux rêves à portée de la main. Et ce splendide décor de jeunes reines, de fleurs et de danse, placé dans un autre décor, celui de la ville qui brillait au deuxième plan, ces chansons d'amour et ce soleil, créaient une joie réelle. Dans mon imagination même les fêtes païennes ont pali devant cette apothéose de jeunesse et d'amour.

1er août.

Hier on célébrait un « Pardon » à Guilvinec, petit port de pêcheurs, à 9 km d'ici. L'église, dédiée à sainte Anne, est une bâtisse moderne en pierre. Tous les saints qui « l'embellissent » et qui viennent des ateliers de Saint-Sulpice de Paris portent sur leur visage l'expression

d'une joie béate et saintement stupide. Malgré leurs instruments de torture qui leur servent de cartes de visite, ils sourient, sans exception. La messe solennelle a été chantée à 11 heures. L'église était pleine à craquer, toutes les sorties débordaient. Les tuyaux en dentelle des coiffes impeccablement blanches dominaient la nef et les bas-côtés. Les quelques femmes en tenue de ville étaient totalement neutralisées par l'attitude pleine de caractère et de dignité des Bretonnes en costume de leur pays. On ne les voyait pas. On ne voyait pas davantage le sourire béat des saints, ni les lignes atrocement sèches de ce qui devait s'appeler l'architecture, et qui paraissait n'être là que pour étouffer la naissance de tout sentiment religieux ou simplement humain. On ne voyait que cette belle et patriarcale assemblée de femmes bigoudennes, tel un conseil d'État dans un pays archaïque que régit encore la matriarcat. Aucun homme ne participait à cette réunion solennelle. Le prêtre et ses assesseurs étaient les seuls mâles à posséder le sauf-conduit. Les femmes règnent en souveraines dans l'église. Seuls les cantiques peuvent exprimer leur constante angoisse ; et c'est pourquoi l'église rententissait de leurs chants. Mais c'était un « pardon » et le « pardon » c'est aussi bien la messe que les chevaux de bois, le veau à deux têtes et tout ce qu'il faut pour une joie bruyante. Les forains avaient véritablement assiégé l'église ; il l'avaient encerclée. En même temps qu'on chantait « Gloria in excelsis Deo » un « Viens poupoule, viens poupoule... » entrait par les portes ouvertes. On entendait des appels comme : « Allez, la jeunesse! montez dans la nacelle électrique! » La messe terminée, les Bigoudennes sortaient en rangs deux par deux, toujours dignes et un peu lointaines sous l'effet de l'encens et des cantiques. Elles sortaient de l'église et tombaient en pleine foire. Gênant l'accès du porche, les chevaux de bois tournaient dans un tourbillon de musique de bal musette. En face, frôlant la façade, les nacelles volaient au-dessus des têtes et les jeunes gens, nageant dans l'air, faisaient des acrobaties autour de leurs belles que le forain, chargé de la musique et du maintien d'un brio étourdissant, agrémentait de confettis et de chansons d'amour. Dans les infractuosités du mur, les marchands de glaces, de bonbons et de chapelets avaient installés leurs stands de fortune. Sous une fenêtre gothique 1900, un beau chien-loup, assis sur une table, portait des lunettes de soleil et, coiffé d'une casquette de marin en papier rouge, regardait aimablement les passants semblant leur proposer ses lunettes. Une tente portant l'écriteau « le Diable en bicyclette ou la Course à la mort » était appuyée contre l'abside. Cette ceinture comme un poulpe étreignait l'église, qui ne constituait que le débordement des installations foraines. Toute la place et

la rue qui conduit à l'église étaient couvertes de tentes, où l'on pouvait acheter du merveilleux à un prix raisonnable. Devant l'une d'elles, un haut-parleur persuasif hurlait « Par ici la merveille de la nature : un Veau à deux têtes. Prix d'entrée raisonnable pour que le peuple s'instruise. Allez, 10 francs et vous verrez une des merveilles de notre mère nature. » Une chenille jaune donnait le vertige à ses voyageurs qui, avant de descendre de chaque sommet, poussaient des cris perçants devant la douceur d'éprouver une peur sans risque.

Les rayons de soleil chauffaient et la foire battait son plein. Les Bigoudennes, oubliant l'encens et les cantiques, s'arrêtaient devant les nacelles, devant les chevaux de bois et même devant le veau à deux têtes. Les chansons d'amour, les valses musettes, les cris des vendeurs de merveilles les enveloppaient comme une fumée d'ivresse et les entraînaient dans le tourbillon général de la gaîté foraine. La kermesse l'emportait sur le « pardon ». L'église elle-même semblait devenir un stand.

2 août.

La mer gronde dans un paysage gris. La fenêtre est ouverte et le gris s'assombrit et s'éclaircit par intermittence. Je pense à cette maison que j'habite depuis trois semaines et au commandant Resnard dont je ne sais rien sinon qu'il était fanatique de la préhistoire du Finistère, qu'il a construit cette maison et qu'il s'y est suicidé avec ses deux enfants. Tout le monde a gardé un profond respect pour ce malheureux commandant, tandis que le propriétaire actuel jouit d'une indifférence générale. On a même l'impression que les habitants estiment qu'il n'est pas digne de posséder la maison du commandant. Sans rien savoir, je sens, moi aussi, une sympathie plutôt admirative pour cet inconnu qui a dû tant aimer cet endroit. On le voit à la beauté du jardin et à la disposition de la maison. Il a fondé le musée qui se trouve à côté. Il paraît que ce musée a commencé dans notre grand salon et que Mme Resnard était souvent effarouchée de voir de nouveaux squelettes préhistoriques s'installer dans sa maison. Elle ne devait pas beaucoup aimer l'époque néolithique, ses dolmens et ses menhirs, puisqu'elle avait fini par s'enfuir... On dit que c'est le jour où elle devait revenir chercher ses enfants que le commandant s'est suicidé.

11 heures du soir.

Je viens de faire une promenade sur les rochers de la pointe. Je n'ai encore jamais vu l'océan aussi déchaîné que ce soir. Tous

les rocs sont couverts d'écume, les vagues se précipitent avec une rapidité de fauves gigantesques. On les voit au clair de lune, se prélasser lourdement comme des reptiles diluviens, puis bondir sur les blocs de pierre. Sous leur pression furieuse, les pierres semblent céder et toute la côte a l'air de se disjoindre et de reculer. Par-dessus cette masse qui, sur ce petit bout de côte, dégage plus de force que tous les taureaux de la terre, un vent épais cogne comme une brute. Et le hurlement est si assourdissant et la rapidité des vagues si effrayante, qu'on est pris d'une peur panique ; et la première chose à laquelle on a le temps de penser, c'est de se mettre à courir comme un fou sans tourner un seul instant la tête en arrière, de peur de voir tout l'horizon se précipiter à votre poursuite. C'est si inhumain qu'on ne peut éprouver d'autre sensation que celle d'une effroyable terreur. Et pourtant, je ne me suis pas enfui, bien que j'en aie eu fort envie. Je suis rentré aussi lentement que le vent me l'a permis et maintenant, je suis de nouveau dans la confortable maison du commandant (on l'appelle aussi la maison hantée) et le mugissement incessant que j'entends toujours me donne encore des frissons.

4 août.

Ce soir le soleil se couche en plein océan. Ni brouillard ni nuages entre son disque et la ligne des eaux. Il se noie tout doucement. Le paysage a entièrement changé de caractère. Il est devenu doux et chaud. Des oiseaux chantent dans tous les coins du jardin. J'entends les chiens aboyer et, au loin, le beuglement d'une vache. Tout est calme et immobile. Même le petit tamaris ne bouge pas. J'ai l'impression d'avoir tout d'un coup changé de paysage. Sur la plage, la mer roule tranquillement, comme si elle était en train de se délasser. Elle ne mugit plus, elle ronronne. J'entends un cricri dans ma cheminée. Tous ces bruits familiers me dépaysent. Je me suis demandé pendant plusieurs minutes d'où venait ce changement, pourquoi je sentais que quelque chose manquait autour de moi. C'est le vent. Il est tombé ce soir. Il est parti comme par enchantement. C'est la première fois qu'il n'y a pas de vent depuis que je suis ici. Le pays est immédiatement transformé ; le vent donne sa physionomie au Finistère.

En regardant du côté de la Torche, je voyais une masse infinie de gris, de gris dense et profond, comme si le vent qui soufflait à pleins poumons l'avait entassé, ne permettant à aucune parcelle de se détacher. Le soleil était de l'autre côté, entièrement caché par les nuages. Brusquement, dans cette opacité, j'ai vu se creuser un

trou haut et large et, de ce trou, surgir un paysage lumineux d'un gris de fine poussière d'argent, d'un bleu clair d'yeux et d'un blanc éclatant de cantique. Je me suis tourné vers le soleil, mais je ne le voyais toujours pas. Il n'y avait que des nuages. Pourtant, dans le grand trou, le beau paysage chantait, modulait et changeait. Les surfaces blanches des maisons rentraient dans l'ombre, le bleu des toits devenait gris et la fine poussière d'argent disparaissait, emportée par le vent. Bientôt le trou n'était plus qu'une tache plus claire sur la masse opaque. L'aspect et la luminosité des paysages changent ici avec le vent et les nuages. La réflexion de la lumière est plus nuancée qu'ailleurs.

6 août.

Hier après midi, sur la plage, du côté des rochers, j'ai rencontré Tristan Tzara. Il était tapi entre les blocs de granit comme un oiseau de proie. Ses petits yeux habitués à la lumière électrique des cafés trépignaient au soleil comme deux voleurs devant la justice. Il habite Saint-Guénolé et il est au courant de toutes les petites histoires du port. Il sait très bien le prix du poisson et les gros bénéfices des mareyeurs. Il sait que les pêcheurs ont trouvé, à l'entrée du port, les restes du cadavre d'un baigneur qui s'est noyé à l'île de Bréa, à 200 km d'ici. Il sait qu'un filet pour pêcher la sardine coûte 250 000 francs et le kilo de langouste 540. Les monuments historiques du pays ne l'intéressent pas, parce qu'on ne trouve rien du XIe et du XIIe siècle. Il m'a parlé de Max Ernst qui revient d'Amérique et avec qui il est en train d'écrire un livre ; il m'a dit qu'il irait voir Picasso à Valauris et qu'il publierait encore une étude sur lui. Puis il a parlé de Miro. Nous sommes allés nous baigner, puis je l'ai accompagné jusqu'au port, à la criée du poisson. Quand nous sommes arrivés, les bateaux venaient juste de rentrer. La pêche était bonne, le poisson abondant était étalé tout le long de la rue du port. Chaque patron de bateau criait le prix de son butin. Il paraîtrait ridicule de présenter un loup de mer vêtu de rose bonbon-fondant ; et pourtant il en existe ; car avec le bleu outre-mer, le rose est la couleur de leur costume. Donc ces loups de mer en rose vendaient leur poisson à la criée : colin, colineau, lotte, alose, turbot, sole, limande, maquereau, chien de mer, chat de mer, tigre de mer, ange de mer, langoustine et langouste ! Toute cette population marine était exposée devant les mareyeurs et les touristes. Odeur de fraîcheur et couleurs éclatantes. Après la criée nous avons pris un apéritif au bistrot du port. Tzara connaissait toutes les histoires sur la patronne.

7 août.

J'en ai appris un peu plus sur le commandant Resnard. Adèle m'a raconté qu'il interdisait à tout le monde l'approche de la maison. Cependant, un jour, un marin, pendant que le commandant était en promenade, avait attaché à la grosse cloche, devant la porte d'entrée, un fil de fer qu'il avait conduit jusqu'au premier rocher et, à minuit juste, il avait commencé à tirer son fil et à sonner. Le commandant se réveille, prend une lampe et, par la fenêtre, tâche de voir qui sonne. Il voit la cloche, la porte, mais pas de visiteur et pourtant la cloche continue à sonner. Il prend son fusil et attend un bon moment ; mais la cloche ne s'arrête pas et le sonneur reste invisible. Furieux, il commence à fulminer et à tirer. La cloche continue et personne ne bouge. Le tour a bien réussi. Après sa mort, on disait qu'on entendait toujours des bruits dans la maison, qu'il y avait des fantômes! C'étaient des oiseaux qui frappaient aux vitres de la salle à manger où il les avait habitués à venir picorer des miettes de pain.

Il existe une complainte sur le commandant, « l'Horrible Drame de Penmarch », dont voici quelques lignes :

Face à la mer, face au grand océan,
A Penmarch, jolie côte bretonne,
Dans une villa vivait un commandant
Il les a fait périr sans pitié
Pendant qu'ils dormaient
Qu'ils rêvaient, pauvres gosses !
Le monde en est épouvanté,
C'est atroce!

....

Bourreau de tes gosses, Commandant, sois maudit !
Oh, sinistre bandit !

8 août.

Aujourd'hui la lumière donnait l'impression d'une fête. L'air avait la même saveur que j'ai respirée à Makarska, il y a dix-neuf ans. Le vent commençait à se lever et la mer à s'agiter. Elle devenait un paysage montagneux coupé par des vallées profondes. Un vieux pêcheur sortait de sa barque. Il m'a parlé des vents, m'expliquant que pour moi le mot vent n'avait pas la même signification que pour lui. Il avait quatre-vingts ans et il était matelot au long cours. « Ici le vent n'est pas le vent tout court, c'est un géant qui vit parmi les marins et les pêcheurs. Ce n'est pas un être légendaire. C'est un des leurs, mais plus fort qu'eux. Il peut, quand il veut, les aider, leur

être utile ; il peut jouer avec eux comme avec une coquille de noix ; mais il peut être mauvais et les détruire. Le vent est un des leurs, plus souvent mauvais que bon ; il personnifie toutes leurs craintes et tous leurs espoirs. Ils en parlent avec respect. » Le vieux loup m'a chanté l' « Air des Vents » puis nous sommes allés prendre « un verre d'homme » pour continuer l'entretien. « La vague de fond qui brise barques et pontons ne peut se calmer avant de venir se reposer sur la terre. Je suis à la retraite, mais je vais à la pêche parce que j'aime la mer, et parce que si on vit les mains dans les poches, on a des idées noires. » Le vieux loup est comme la lame de fond ; lui aussi est venu se reposer sur la terre. En plus, j'ai appris quelque chose de nouveau sur le commandant. Il aimait la vie large. Sa femme était très riche. Pour l'épouser, elle avait divorcé de son premier mari avec lequel elle avait sept enfants. C'est elle qui envoyait de l'argent aux enfants qui vivaient avec leur père. Il aimait l'archéologie et faisait des fouilles dans la région. La Société d'Archéologie l'avait chargé d'aller faire des fouilles dans le Sahara. Il disposait d'un million de francs appartenant à la dite société. Au lieu d'aller au Sahara, le commandant était allé à Monte-Carlo et, le million dépensé, il avait trouvé vingt squelettes dans un vieux cimetière et il les avait rapportés comme résultat de ses fouilles. Un procès avait été intenté et le lendemain de son suicide il devait comparaître devant le tribunal. Il avait tué ses enfants pour se venger de sa femme. Ainsi mon symphatique commandant devient un simple criminel.

9 août.

Ce matin, j'ai vu la plus belle collection d'algues. Les vagues étaient grandes et lourdes et les dunes couvertes de végétation marine. Je ne sais pas si l'on peut dire végétation, car les plantes semblent appartenir plutôt au règne animal. Leur chair visqueuse, leur couleur fauve et leur forme bizarre appartiennent à une faune antédiluvienne. De longues lanières grasses et brillantes, couleur de peau tannée, de larges et longues feuilles aux couleurs profondes (vert, noir, jaune, bleu) qui aspirent la lumière comme les vieux vitraux et dont la forme est singulièrement animée par des surfaces gaufrées et des bords frisés qui étincellent au soleil comme des écailles de reptile : de petits bouquets rouges fins et charnus, des touffes de cheveux vert émeraude, des feuilles grasses et lourdes comme des mains, des racines aux mille petites griffes, arrachées à quelque rocher des fonds ; toute cette végétation animale, élégante et un peu effrayante donne un frisson de curiosité malsaine, comme si l'on

se trouvait devant une famille de petits monstres qui feignent d'être des plantes. Il faut surmonter une sorte de dégoût avant de pouvoir se familiariser avec eux, de dégoût et de peur. Et quand on les rencontre dans l'eau, ils adhèrent à la peau comme des lianes ou des organismes flasques et gras. Des sangsues immenses. En les touchant on est secoué par un imperceptible courant électrique.

....

Les oiseaux sont fous de joie ; leur chant couvre le bruit des vagues. Tout est si large, si clair et si gai que je me sens baigner dans la douceur de l'espace que le soleil fait chanter et sourire. La mer est d'argent et le ciel bleu mauve ; l'horizon est gris gorge de pigeon et les dunes blanc coquille d'œuf. Les triangles des maisons sont blanc miroir.

10 août.

J'ai passé cet après-midi à Loctudy et à l'île de Tudy où tout est vert, abrité et intime. Le cliché d'une belle plage quelconque. Ici, par contre, tout est austère, grandiose et monotone. Le pays intérieur est plat, uniforme et pauvre. Les couleurs sont dépouillées et unies. La couleur platine bleuté prédomine. Pureté et sobriété. Des crépuscules immenses, sobres et rehaussés de nuances qui suggèrent l'irréel.

11 août.

La table, le lit et le grand bouquet sur la commode chantent dans la lumière. La mer rectifie sans cesse l'ampleur de ses volants blancs étalés sur la plage déserte. Les oiseaux chantent et les algues dégagent une forte odeur iodée. L'ombre de la dune souligne le paysage plat dans lequel un léger brouillard modèle les formes et sépare les plans.

Le peintre qui voudrait rendre le paysage de la région de Penmarch à ses moments radieux devrait étudier d'abord toutes les nuances d'une coquille d'huître. En enfermant la nacre dans des gris lumineux, il trouverait la palette du pays.

L'absence d'ombre enlève toute intimité au paysage. Ici je n'ai vu d'autre ombre que celle des nuages, projetée sur la lande. La monotonie exprime une force sourde.

14 août.

Je suis revenu de la Pointe du Raz ébloui par le soleil, l'immensité bleue de la mer et la grandeur tragique du paysage. Mes impressions sont timides, elles ont peur du grand jour. Trop de lumière efface! J'ai lu l'inscription sur un bloc de granit, au milieu du gazon près de l'église de Plozevet : « Ici gisent 400 marins du « Droits de l'Homme » morts en l'an V de la République, en combattant contre deux navires anglais. Ils sont morts en criant « Vive la République! » Et, à quelques pas de là, à l'entrée de la plage de Conté, un grand menhir, face à la mer, raconte l'histoire de l'équipage héroïque. Sur le haut plateau de la Pointe du Raz aucun arbre n'adoucit les lignes géométriques du paysage. Seules les maisons blanches se profilent sur le ciel bleu éblouissant.

Le sol roux, brûlé, est encadré par l'infini dc la mer. Notre car s'arrête au milieu de vingt autres cars et un des quatre-vingts guides nous emmène sur la Pointe.

Il commence : « Devant vous, c'est la statue de Notre-Dame des Naufragés. » Nous continuons encore deux cents mètres et nous nous arrêtons de nouveau : « Ici vous êtes au bout de la terre. A droite, c'est la baie des Trépassés, appelée ainsi parce que le courant apporte constamment sur la plage des épaves et des cadavres, la plage est en même temps un cimetière. Comme on ne peut pas identifier les cadavres à moitié mangés par les poissons, on les enterre sur place. En face, c'est le phare de la Vieille. Il n'est qu'à un kilomètre de la pointe et il est le plus difficile à ravitailler de tous les phares de la côte armoricaine. L'hiver, les gardiens restent parfois des mois coupés de la terre. Ils peuvent voir leurs femmes sur la côte, mais ils ne peuvent pas les toucher. » Une jeune touriste du groupe pousse un soupir : « Eh ben, ce n'est pas un métier pour jeunes ménages! » « Plus loin, vous voyez un deuxième phare. Il n'est plus habité depuis cinquante ans. Il est allumé en permanence. Le dernier gardien y vivait avec sa famille. En face, à quatre kilomètres de la pointe, c'est l'île de Sein. Elle est toute plate et sans aucune végétation. Les douze cents Iliens vivent uniquement de la cueillette du goémon et de la pêche. Tous les hommes sont pêcheurs et l'île est gouvernée par les femmes. Pendant l'hiver, l'île est également coupée de la terre pendant plusieurs mois. A cause du courant et des vagues de fond, c'est l'endroit le plus dangereux de la Bretagne. Quelquefois, l'île est complètement balayée par les vagues et les Iliens, pour planter quelques légumes, apportent chaque printemps des caisses de terre d'Audierne... Et maintenant nous allons visiter la Pointe. La promenade n'est pas dangereuse, un enfant de

cinq ans peut la faire, Tenez bien la corde et attention à cette pierre usée. L'année dernière, un touriste belge y a glissé et il est tombé dans le gouffre. Deux jours plus tard on l'a retrouvé dans la baie des Trépassés. Regardez bien ce rocher qui surplombe la mer. Avec un peu d'imagination vous y verrez une grosse tête de cochon. Un peu plus haut, et avec un peu de bonne volonté, vous verrez le chapeau de Napoléon juste au-dessus de la tête du cochon. Attention à ce gouffre! Il a 76 mètres de profondeur. L'année dernière, un capitaine, regardant ce rocher à droite qu'on appelle « le Moine couché », est tombé raide mort de peur d'y tomber. Continuons jusqu'au « Trou d'Enfer », etc... etc... pendant une heure.

Deux heures plus tard, nous étions à Douarnenez, ville maritime digne de la Méditerranée. On dit que sa situation ressemble à celle de Naples. La douceur du climat, les arbres qui descendent jusqu'à la mer et l'intimité du site tranchent brutalement avec l'abstraction géométrique et inhumaine de Saint-Guénolé et de la Pointe du Raz. Enfin nous sommes passés par Quimper où on ne voit plus la ville tant il y a de touristes. En passant par Pont-l'Abbé, j'étais repris par la plaine de Penmarch ouverte à tous les vents et sans abri contre les vagues. Sans arbres, sans collines, sans havre, Saint-Guénolé et Poscarn s'avancent dans l'océan dans toute leur nudité. Les mains nues, le pays bigouden brave les brutalités de la nature. Comme Rastignac du haut du Père-Lachaise, les habitants de Penmarch du haut de leurs rochers regardent la mer et pensent : « A nous deux! » Vivre de ce qui est caché au fond de l'Océan ; vivre au péril de la vie ; accepter les lois de la mer...

La soirée était de la délicate beauté des peintures sur émail. Les turquoises n'ont pas plus belle eau que celle de la mer, à cette heure-là, et les perles n'ont pas de plus discrète lumière que celle qui éclairait l'horizon. Le ciel était un immense saphir. Un paysage de joyaux.

Quand je suis arrivé ici, j'ai souri en voyant l'enseigne « Buvette de l'Océan » ; mais quelques jours plus tard, j'ai trouvé cela tout naturel. Voyage au long cours, pêche d'Islande ; au large, lame de fond, naufrages, noyés, tempêtes, mer mauvaise, Trou d'Enfer, rochers des Martyrs sont les mots du vocabulaire courant. Je ne parle que du Finistère. Le mot civilisation perd ici son emploi. Il est trop petit pour la lande de Penmarch. Rien de confortablement humain ne peut y pénétrer. Il faudrait d'abord élever des collines, planter des arbres, vaincre le vent, et assagir l'Océan. Alors elle tomberait au niveau de la civilisation. Ici tout est pathétique, grandiose et démesuré.

15 août.

Ce soir j'ai rencontré Tzara. Nous avons bavardé, puis nous sommes allés prendre « un verre d'homme » (les pêcheurs appellent ainsi un grand verre de vin, le petit étant « un verre de passant ») à la buvette près du musée préhistorique, qui se trouve à cinquante pas de la villa « An Ty Didrouz » (Maison du Silence), la maison hantée du commandant où j'habite.

Cet après-midi, « pardon » à Notre-Dame de la Joie. Pendant le sermon les gens bavardaient, fumaient ou jouaient aux cartes. Seules les femmes opulentes et riches en chair gardaient leur dignité croyante. Quelques bouches édentées de vieilles marmonnaient leurs prières. Après les vêpres, procession. Des petites filles en costume de ville portaient la statue de sainte Thumette, de jeunes loups de mer un petit bateau de pêche construit par un marin de Kérity ; de splendides jeunes filles en costume bigouden, une bannière en soie blanche brodée d'or ; et enfin des femmes mariées dans toute leur beauté charnelle, coiffées de blanches mitres rondes, la statue de Notre-Dame de la Joie. Tout le cortège miroitait au soleil, dans sa blancheur immaculée, comme une vision dantesque de pureté. Un éblouissement! La mer grondait et le cortège, chantait « Astre, bénis les marins... »

16 août.

Avant-hier, je suis allé à Bézec-Capcaval, un tout petit hameau à 6 km d'ici. L'église trapue et enfoncée dans le sol est du XIe siècle. Elle est construite sur une petite éminence entourée d'un mur de granit, d'où l'on domine toute la plaine de Penmarch jusqu'à la Torche et toute l'étendue de la mer jusqu'à l'horizon. La voûte est en bois et peinte en bleu. Dans les coins, des statues de pierre et de bois, toutes mutilées, sont appuyées contre le mur. Une Sainte Vierge, longue et mince, en bois polychrome, montre à l'Enfant Jésus son unique sein, disproprotionnément petit et placé sous le menton. Sur l'autel se dresse une vierge à l'expression très délurée et le visage fardé, à côté d'un saint breton complètement hébété. Au Moyen Age, Bézec était la capitale de la région, et l'église est conçue comme une forteresse. Abandonnée pendant des siècles, elle a été remplacée au XVe par la belle cathédrale de Penmarch. En sortant, j'ai pris la route de Troncen pour revoir le beau calvaire, et ensuite j'ai traversé la steppe (une vraie) et je suis descendu à la mer. Au bord de la grève déserte, un monument isolé portant l'inscription « Ici, les assassins hitlériens ont fusillé 15 pêcheurs en 1944 ».

Le gardien du musée préhistorique m'a parlé des batailles qui ont eu lieu dans le Finistère, de Tristan et Iseult, de Lancelot, de la ville d'Ys engloutie par une vague de fond, et il a ajouté en montrant sa collection de pierre : « C'est à cette époque-là que nous aurions dû vivre. Nous n'aurions jamais dû dépasser l'ère mégalithique. Ces gens-là savaient beaucoup, mais ils étaient trop jaloux pour nous laisser des traces de leur science. Nous ne savons même pas ce que disent ces pierres, nous devinons seulement ce que nous sommes capables de comprendre. Regardez ces allées couvertes, ces dolmens, ces menhirs et ces lechs que vous rencontrez à chaque pas autour de vous ; n'êtes-vous pas intrigués par la signification des symboles que représentent ces monuments? » Le gardien est un petit homme alerte, sec, sans âge et dévoré par la passion des pierres. Chaque soir, il fait sa promenade jusqu'aux rochers pour regarder la mer avant de se coucher. Il méprise les visiteurs de son musée parce qu'ils n'aiment pas ses pierres. Il n'aime pas l'âge atomique, ni les touristes qu'il traite de public de boucher. Aujourd'hui, il m'a raconté l'histoire du commandant. « C'est dans la chambre où vous dormez qu'il a essayé, la première fois, d'asphyxier les enfants. Mais elle est trop grande et il n'arrivait pas à la fermer hermétiquement. C'est moi qui ai descendu les trois lits dans la chambre du rez-de-chaussée. J'ai préparé le bois pour le feu et les bouteilles pour l'essence. Pendant deux mois il avait tout minutieusement préparé : acheté un terrain au cimetière pour trois cercueils, fait le premier essai, mis en règle tous ses papiers. La veille du crime, il s'était confessé avec les enfants. Il avait envoyé trente lettres recommandées pour inviter ses amis à l'enterrement. C'est moi qui les ai postées à Quimper. L'une d'elles était adressée au procureur de la République qui avait immédiatement envoyé les gendarmes pour le surveiller. Trop tard! La porte était fermée à clef de l'intérieur et verrouillée. Les gendarmes n'avaient pas voulu la forcer : « Si le commandant est vivant, nous n'en sortirons pas vivants, nous. » Son enterrement avait eu lieu deux heures avant celui de ses enfants. Personne ne suivait son corps ; tout le pays accompagnait les enfants. » Quand je lui ai demandé pourquoi il s'était suicidé, il m'a dit : « Il y avait quelque chose de louche, chez lui, les derniers temps. Après l'expédition qu'il avait dirigée dans le Sahara pour les fouilles historiques, ces découvertes avaient été présentées à l'Exposition Coloniale en 1930, au pavillon de Vincennes ; mais les Noirs qui étaient là avaient découvert la supercherie. Les monuments rapportés avaient été simplement volés dans un cimetière moderne, les squelettes compris. Et brusquement il quitta Paris pour venir ici. Depuis, il préparait son crime. Il était

devenu fou. » Et pourquoi a-t-il sacrifié les enfants? « Il les aimait beaucoup. Ils ne connaissaient que lui ; jamais ils n'entendaient parler de leur mère, la fille d'un banquier belge, immensément riche. Il a voulu les préserver de la solitude. C'est moi qui ai arrangé son tombeau à Penmarch. J'y ai déposé un lech et des cromelechs autour. Il avait la maladie des pierres ; je lui en ai mis quelques-unes. C'est le seul tombeau avec un lech au cimetière. » Et la chanson qu'on a écrite sur lui? « Ah, c'est quelqu'un du pays qui gagne sa vie en composant des complaintes. Elle est mal faite. Elle est interdite maintenant. »

18 août.

Le petit tamaris lutte toujours contre le vent...

Antun Polanšćak

LES DERNIÈRES ANNÉES DE LA POGLIZZA

L'occupation de la Dalmatie en 1806 par les troupes de Napoléon aurait pu se faire assez aisément si, ici ou là, il n'y avait eu des foyers de révolte (deux ou trois au maximum) qu'activèrent les Anglais et surtout les Russes, et d'où se propageaient, ensuite, des ondes de mouvements antifrançais. L'un de ces foyers, et certainement l'un des plus vifs avec la Boka Kotorska, était cette minuscule république de la Poglizza (Poljica) logée, autour du Mosor, dans le grand coude que fait la Cetina avant de se jeter dans la mer à Omiš, et dont la frontière occidentale était à peine à quelques kilomètres des premiers faubourgs de Split.

On n'a pas assez insisté, en général, sur les raisons qui jetèrent les Poglizzains dans une opposition aussi vive et les poussèrent à des mouvements aussi sanglants que ceux de juin 1807. En effet, l'aide et le soutien des Russes, invoqués généralement pour expliquer cette position de la Poglizza à l'égard des troupes françaises, ne sont, en fait, que secondaires : les Russes, toujours à la recherche, à cette époque, d'éléments susceptibles d'entraver la prise de possession de la Dalmatie par les Français, puis l'administration de ceux-ci, n'ont fait que souffler sur un feu qui couvait depuis longtemps.

Il est curieux que Marmont, d'habitude si précis, et si profond même, dans ses observations sur le pays, se soit contenté d'une explication aussi superficielle dans le cas de cette Poglizza qui, pourtant, lui avait donné bien du mal. Dans ses Mémoires[1], en effet, il croit expliquer tout le cas de cet État de la manière suivante :

« Le comté de Politza, situé dans une vallée délicieuse, mais très élevée, est hors de toute communication, et le chemin pour y arriver est très difficile à parcourir et très facile à défendre. L'isolement de cette localité, joint aux moyens que la nature a donnés à ses habitants pour se soustraire à l'obéissance, est sans doute la cause des privilèges que les Vénitiens leur avaient accordés ; ils

[1] Mémoires du Maréchal Marmont, Duc de Raguse, Paris, 1857, T. III, L.X, p. 49.

ne payaient aucun impôt, se gouvernaient eux-mêmes, nommaient leurs magistrats, et ne fournissaient ni soldats, ni matelots [1]. On voulut leur enlever ces privilèges, on les mécontenta. Assurément, la vue de ce petit pays parlerait en faveur du système de son administration : rien de mieux réglé, rien de plus soigné que leur culture, rien de plus joli que leurs villages... »

Après avoir parlé de la culture des marasques, Marmont continue :

« Les magistrats de Politza sont annuels. Il y a douze comtes qui commandent chacun un village, et l'élection du grand comte se fait par toute la population assemblée, dans un des endroits les plus larges de la vallée. On se rassemble là à jour fixe [2]. Le grand comte dont l'exercice finit dépose dans un lieu indiqué une boîte de fer renfermant la charte des privilèges. Le plus ambitieux et le plus hardi va la prendre sous une grêle de pierres ; quand il s'en est emparé, s'il a pu le faire vivant, il est reconnu grand comte »[3].

Or si, effectivement, comme le dit Marmont, en supprimant les privilèges des Poglizzains, « on les mécontenta », ce mécontentement apparaît alors, cependant, dans un contexte assez particulier et très différent de l'atmosphère dans laquelle le reste de la Dalmatie (Raguse et Kotor mis à part) accueille les Français.

Dans le reste de la Dalmatie, en effet, le remplacement des Autrichiens par les Français ne provoque pas de mouvement de révolte, au moins en 1806. Dans certaines classes de la société dalmate ce remplacement est même assez bien vu. Par ailleurs, depuis 1797, la Dalmatie est dans une situation assez trouble, les changements successifs et les hésitations des fonctionnaires autrichiens ont eu pour suite une certaine lassitude ; et les 350 ans de domination vénitienne n'ont laissé aucun regret, pas plus que n'en laisseront les neuf ans de l'occupation autrichienne, si bien

[1] Les renseignements de Marmont ne sont pas tout à fait exacts. Pour ce qui est des soldats levés par Venise, cf. ci-dessous. Quant aux matelots, la Poglizza n'avait pas à en donner, puisque ce n'était pas un territoire côtier : son littoral était soumis à un régime assez particulier et la véritable Poglizza commençait seulement avec les hauteurs surplombant l'étroite bande côtière.

[2] Le 23 avril, fête de saint Georges, patron de la Poglizza.

[3] ... et Marmont de conclure : « Ce mode d'élection en vaut bien un autre ; il suppose au moins, dans le dépositaire de l'autorité, de la décision, du courage et du bonheur, trois grands éléments de succès dans ce monde. » Rien de plus faux, d'ailleurs, que ce mode d'élection : le Statut réglait fort bien la désignation des différents dignitaires. Il arrivait cependant qu'il y eût des querelles violentes avec, justement, « grêle de pierres » (ceux qui ne votaient pas étaient, en effet, massés sur les falaises environnant le cirque de Gradac où se faisait la réunion). Marmont a dû avoir écho d'une réunion orageuse de ce genre ; il n'en est pas moins surprenant qu'il ait pu imaginer un tel mode d'élection!

qu'en 1806 on avait tout à attendre d'un nouvel occupant et, somme toute, peu de chose à perdre.

D'un autre côté l' « athéisme » attribué aux napoléoniens, s'il avait du poids dans la Boka et au Monténégro, n'en avait guère dans la partie de la Dalmatie où les divisions entre orthodoxes et catholiques d'une part, entre catholiques de rite latin et catholiques de rite slave (ou glagoljaši) étaient très vives parfois ; une occupation d' « athées » ne pouvait que laisser subsister le statu quo, sans que l'un ou l'autre groupe soit menacé de disparaître ou, simplement, de perdre au change[1].

Sur le plan économique, d'autre part, la situation est alors désastreuse : agriculture improductive, commerce végétant pauvrement, pas d'industrie, crise dans la marine et dans la pêche par suite des croisières des navires russes, anglais, etc... L'Autriche n'avait pas su y porter remède[2] ; on pouvait s'attendre à quelques résultats de la part d'une administration des Français dont l'esprit d'organisation et le souci pour le développement économique des pays conquis étaient connus bien avant leur arrivée.

Sur le plan social, enfin, les Français étaient attendus au moins par la bourgeoisie, déçue par les Autrichiens qui, au lieu d'abolir les privilèges de la noblesse, les avaient même dans certains cas renforcés, punissant sévèrement (à Brač, par exemple) les bourgeois qui, en 1797, avaient voulu prendre le pouvoir des mains des nobles. De plus, au cours du XVIII[e] siècle, la bourgeoisie dalmate avait rattrapé sur le plan culturel les nobles et l'arrivée des napoléoniens, considérés comme les porteurs des idées de la Révolution de 1789 — et surtout de ce qu'elles avaient de spectaculaire et d'utopique — représentait nécessairement pour cette bourgeoisie dalmate une lueur d'espoir.

D'un autre côté, la multiplicité et la diversité des lois et usages restaient les mêmes que sous Venise. Au contraire même, les Autrichiens, en voulant imposer leur Code Léopold, n'avaient fait qu'ajouter un système supplémentaire à une situation bien assez confuse déjà. La diversité des groupes sociaux parfois très contrastés (ville-campagne ; noblesse-bourgeoisie ; paysans-gens de la mer ; réfugiés d'origines diverses et souvent mal définies, etc.) empêchait

[1] Le groupe orthodoxe y gagnera même enfin cet évêque qu'il demandait depuis longtemps!

[2] En arrivant en Dalmatie, les Français seront obligés d'importer à prix d'or du sel pour les troupes, les salines dalmates étant hors d'état. Or, après moins d'un an d'administration, le Provéditeur Général Vicent Dandolo fera des salines de Pag et de quelques autres points l'une des branches les plus productives de l'économie dalmate.

alors toute unité d'un bout à l'autre du pays, et cette mosaïque était encore aggravée par l'absence de voies de communication autres que la mer, elle-même bloquée parfois par les Russes et les Anglais.

Dans le cas de la Poglizza, au contraire, la situation est tout à fait différente des autres parties de la Dalmatie. Avant tout, cette « communauté » de douze villages avait toujours vécu dans la plus grande indépendance. Au xve siècle, elle a accepté le « protectorat » de Venise, ce qui ne l'a pas empêchée une fois d'accepter également celui de la Porte, et, très souvent, de faire du chantage et d'arracher certains avantages à Venise sous la menace de se livrer aux Turcs[1]. Dans ses rapports avec Venise, on la voit souvent s'adresser directement au Provéditeur Général à Zadar, et non à son représentant à Split, et même, parfois, directement au Sénat de Venise où son « Conte Grande » est reçu comme un prince allié de la République de Saint-Marc. Et c'est en tant qu'alliés, et non en tant que sujets, qu'à plus d'une reprise les Poglizzains se portent au secours des Vénitiens (notamment lors de la bataille de Klis au xviie siècle).

Le vieux Statut, souvent remanié il est vrai, de la Poglizza suffisait largement à l'administration de ce petit pays, encore que, dans le cadre de ce pays, il semble avoir été fait usage assez souvent de droits coutumiers propres à certains villages et en contradiction avec le Statut lui-même[2]. Aucun fonctionnaire étranger : après une quarantaine d'années les Poglizzains avaient su se débarrasser élégamment d'une sorte d'« observateur » que leur avait imposé Venise. Seul un vicaire, délégué de l'évêque de Split, aura parfois une certaine influence sur la politique intérieure de cet État.

Aucune division religieuse : toute la Poglizza est catholique de rite slave. Les « athées » seront donc sentis ici comme un danger

[1] La possession de la Poglizza, aussi symbolique qu'elle fût, était de la plus grande importance : d'elle dépendait la possession de la forteresse de Klis qui défendait la route de Bosnie vers Split.

[2] J. Ceresatti, *Prilog Statutu Poljica, Glasnik Zemaljskog Muzeja*, Sarajevo, 1911, p. 503 (avec fac-similé). Dans cet étrange document les deux parties du village de Srinjine, en Poglizza, se mettent d'accord sur les peines à infliger aux voleurs : le voleur sera condamné non seulement à la restitution du bien volé ou de sa valeur, mais encore à faire manger et boire à satiété tous les paysans de Srinjine qui en auraient envie! (« piti i jest na njegove instancije, a on da naplati svu škodu »!).

Non seulement le Statut de la Poglizza qui, pourtant, traite du vol, n'est pas mentionné, mais même l'appel se fera devant la même cour de paysans, mais seulement une fois que le voleur présumé aura fait boire et manger! Aucune trace d'un tel usage dans le Statut!

et, sur ce point, l'influence du clergé *glagoljaš* — très nombreux d'ailleurs — sera grande. Marmont condamnera quatre curés à mort après les événements de 1807.

Sur le plan social il n'y a guère de divisions non plus : tout le monde est noble! Les quelques exceptions que représentent les Valaques et les rares étrangers (on était xénophobe au plus haut point en Poglizza, et le Statut réglemente sévèrement le séjour des étrangers) n'ont jamais pu prendre une importance assez grande pour pouvoir s'exprimer d'une manière ou d'une autre.

D'autre part les habitants non nobles des « cantons populaires » s'étaient calmés depuis longtemps et n'avaient rien à gagner en appelant les Français[1]. La noblesse était bien divisée en une noblesse « bosniaque » et en une noblesse « hongroise »[2], mais outre qu'elles s'entendaient généralement bien (leurs rapports étaient bien définis par le Statut), aucun clan n'aurait eu l'idée, en cas de désaccord, d'appeler les Français et, d'autre part, il n'y avait là aucune bourgeoisie pour vouloir supprimer la noblesse[3].

Pour ce qui est de l'économie du pays, Marmont reconnaît lui-même que les terres sont bien cultivées, qu'une des grosses ressources des Poglizzains est dans la culture des marasques. La Poglizza, à cette époque, peut donc vivre relativement bien, et ses habitants n'étant ni marins, ni pêcheurs, la communauté ne souffre pas de la crise qui frappe si durement les gens de la mer.

Enfin — et, sur ce point, la Poglizza fait souvent penser à un Monténégro plus petit, plus modeste certes, mais non moins ressemblant, — les Poglizzains ont de tous temps farouchement défendu l'indépendance de leur petite république et la seule fois qu'ils l'aient vue envahie, ils ont su brillamment basculer leurs envahisseurs turcs dans la Cetina. D'ailleurs, tout comme le Monténégro, avec ses villages logés dans les creux presque inaccessibles du Mosor, protégée encore de deux côtés par les profonds cañons de la Cetina, ne jouit-elle pas, comme dit si bien Marmont « des moyens que la nature a donnés à ses habitants pour se soustraire à l'obéissance »?

Et, il faut le dire, sur le chapitre de la désobéissance, les Poglizzains s'en étaient donné à cœur joie depuis 1797! En effet, si, au moment de la prise de possession de la Dalmatie par les Autrichiens, la Poglizza n'a pas été touchée par la vague d'anarchie qui secoua si durement la Dalmatie (juin-juillet 1797), c'est qu'elle

[1] Y. E. Boeglin, *Pučki kotari u Poljicama*, Istoriski Časopis Srpske Akademije Nauka, VIII, Beograd, 1959, pp. 47-68.

[2] T. Erber, *La Contea di Poglizza*, Zara, 1888.

[3] Il ne faut pas se laisser tromper par le mot « noblesse » dans le cas de la Poglizza : tous ces nobles étaient paysans et cultivaient eux-mêmes leurs terres.

était trop bien organisée et trop bien fermée, trop à l'abri des revendications sociales ou politiques. Mais de 1797 à la fin de la première occupation autrichienne (1806), elle sera, au moins aux yeux des Autrichiens, un État anarchique. L'historien Pisani raconte de la manière suivante la manière dont les Poglizzains jouèrent les Autrichiens dès l'arrivée de ceux-ci en Dalmatie :

» Marc Zilievich, Comte-Grand récemment élu, envoya une députation au général Rukavina, qui reçut l'hommage de fidélité des Poglizzains, et leur promit formellement le maintien de tous leurs privilèges.

» En novembre (1797), le Comte-Grand se rendit à Zara avec le voïvode et plusieurs membres de la Banca [1] pour prêter serment entre les mains du comte de Thurn : le tribut fut fixé à 300 réali, soit 3 000 livres dalmates ou 600 florins autrichiens.

» C'est alors seulement que les Autrichiens reconnurent que les concessions accordées étaient exorbitantes : il restait enclavé dans les possessions impériales un territoire qui ne reconnaîtrait aucun droit au gouvernement ni dans l'ordre administratif, ni dans l'ordre judiciaire, ni dans l'ordre financier ; moyennant un impôt dérisoire de six kreuzer par tête et par an, les 6 000 habitants de la Poglizza jouissaient du droit d'importer et d'exporter en franchise toutes les marchandises soumises ailleurs à de gros droits de douane ; de plus, ce district, soustrait à toute surveillance, allait devenir plus que jamais un repaire de bandits qui y trouveraient l'impunité et un refuge certain après avoir accompli leurs exploits [2]. »

Le comte de Thurn avait alors pris un decret réglementant les rapports entre son administration et les Poglizzains ; ceux-ci acceptèrent, puis, ayant réfléchi, revinrent à Zadar, reprirent point par point chaque article du décret, expliquant à Thurn que toutes ces mesures violaient les engagements pris solennellement par l'Autriche envers la Poglizza. Le comte de Thurn s'inclina et les Poglizzains rentrèrent chez eux forts d'une victoire qui leur permettait désormais toutes les insolences à l'égard des occupants. La question de la levée de soldats donne un exemple de l'impuissance des Autrichiens en face de cette turbulente population :

« Enfin, continue Pisani [3], un droit que Venise avait toujours exercé, c'était celui de lever des soldats en Poglizza. En 1798, quand se firent les premières levées régulières, le recrutement fut

[1] La Banca ou Sto (« table ») de la Poglizza était son conseil composé du Grand Comte (Veliki Knez), du Voïvode, des douze knez des villages et d'un secrétaire (Kančelir), en général un curé et le seul sachant lire et écrire.

[2] P. Pisani, *La Dalmatie*, Paris, 1893, p. 62.

[3] P. Pisani, *op. cit*, p. 64.

arrêté en Poglizza par les privilèges locaux : le service n'était dû qu'en temps de guerre. En 1799, la guerre avait éclaté, et le prétexte n'avait plus de valeur ; mais les Poglizzains prouvèrent que leurs privilèges leur donnaient le droit de ne partir que les derniers, sous la conduite de leurs propres chefs, et que, de toutes façons, ils avaient le droit de ne pas servir hors de la zone bornée par la Kerka au nord et la Narenta au sud [2] : c'était cette ligne de frontière dont le Sénat de Venise leur avait confié la garde ; c'était encore celle-là qu'ils prétendaient défendre. On leur présenta que les ennemis de Venise étaient les Turcs, et que ceux de leur nouveau maître étaient les Français ; que le théâtre de la guerre ne serait pas l'Herzégovine, mais la vallée du Pô. Ils se retranchèrent derrière l'interprétation pharisaïque de leurs privilèges, et ne sortirent pas de chez eux. »

Et il en sera de même pour les impôts, la justice, etc... Mieux encore, les privilèges des Poglizzains étant personnels, les Poglizzains établis parfois depuis des temps immémoriaux hors de la Poglizza les revendiqueront pour soi et, en 1799, les Poglizzains habitant l'île de Brač arriveront ainsi à se soustraire même aux corvées imposées aux nobles de l'île!

Il faut encore ajouter à cela que depuis 1801 le Grand-Comte de la Poglizza est un certain Zović, personnage autoritaire qui, s'il sait faire respecter le Statut à l'extérieur, ne se croit pas obligé pour autant à le respecter lui-même, et chaque année il se fait réélire, non sans difficultés parfois. Peut-être est-ce justement une de ces élections tumultueuses de cette époque que Marmont a prise pour la règle générale des élections en Poglizza. D'ailleurs depuis l'arrivée de Zović au pouvoir, la Poglizza vit plus ou moins en état de guerre civile, ne retrouvant un semblant d'union que lorsque les Autrichiens essaient de porter atteinte à l'un de ses privilèges (il semble d'ailleurs que les Poglizzains aient profité de l'arrivée des Autrichiens pour en augmenter sensiblement le nombre!).

C'est peut-être cet état de guerre civile permanente qui pourrait expliquer la raison pour laquelle les rapports établis par les agents de l'Autriche pendant l'occupation française parlent si peu de la Poglizza et mentionnent à peine les événements, très importants pourtant, de juin 1807 [2]. Ces agents ne devaient pas pouvoir déter-

[1] C'est en récompense de leur vaillance que Venise donna aux Poglizzains la garde de la frontière entre la Krka et la Neretva (Narenta).

[2] A. Ivić, *Spisi bečkih arhiva o prvom ustanku*, IV, Zbornik za istoriju, jezik i književnost srpskog naroda, Subotica, 1938 ; cf. également, S. Antoljak, *Les renseignements autrichiens sur la Dalmatie française en 1806-1808*. Annales de l'Institut Français de Zagreb, nº 13, Zagreb, 1940.

miner avec précision pour ou contre qui on se battait alors en Poglizza et, comme on les voit sans cesse accepter les renseignements reçus avec la plus grande circonspection, il est fort possible que, connaissant la Poglizza au moins de renom, ils aient considéré même les événements de 1807 comme quelque chose de local ou même d'intérieur à la Poglizza.

Telle était, en gros, l'atmosphère régnant à l'arrivée des Français en Dalmatie dans la petite république de la Poglizza. Cette situation était bien connue des Russes qui ne manquèrent pas d'en profiter et de jeter encore de l'huile sur le feu. On connaît la suite : débarquement russe à Stobreč, combats violents dans toute la Poglizza, fuite du Grand Comte Zović à bord d'un bateau russe ancré à Omiš, quinze condamnations à mort, cinq maisons de meneurs incendiées (avec apposition d'un écriteau « Punition d'un Rebelle »!). La Poglizza avait vécu : dix jours après les combats (18 juin 1807) une proclamation du Provéditeur Général déclarait abolis tous les privilèges de la république et celle-ci perdait même son unité géographique, puisque son territoire était partagé entre les districts de Split, Sinj et Omiš [1].

Yves-Édouard Boeglin.

[1] Après le départ des Français, les Poglizzains parvinrent — grâce à quelles ruses encore? — à faire admettre aux Autrichiens le rétablissement de leur république! Les Autrichiens, cependant, se montrèrent très prudents et les Poglizzains, n'ayant plus à leur tête leur fougueux Zović qui avait disparu à bord d'un navire russe, emportant avec lui la boîte contenant le Statut et les autres chartes, semblent s'être calmés quelque peu. Cependant, cette résurrection ne sera jamais sérieuse, et la fin véritable de la Poglizza reste bien marquée par la proclamation du 18 juin 1807.

INFLUENCE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE AU MONTÉNÉGRO DE 1853 A 1860 [1]

Parmi les peuples balkaniques, le peuple du Monténégro a réussi, au cours des XVIIIe et XIXe siècles à former son État, alors qu'il était encore en lutte contre les Turcs. L'indépendance de cet État a été proclamée au Congrès de Berlin (1878) ; en 1910, le Monténégro s'est proclamé royaume. Pendant la Première Guerre Mondiale, ce minuscule royaume s'est rangé du côté de la Serbie pour défendre la cause nationale des Yougoslaves. Après la guerre, ayant terminé sa tâche historique dans cette étape, le Monténégro s'est incorporé, par la volonté de son peuple, au nouvel État des Serbes, Croates et Slovènes, appelé plus tard Yougoslavie. Aujourd'hui, le Monténégro est une république dans la fédération yougoslave.

Le passé de ce petit peuple est très long et plein d'événements guerriers. Au moyen âge, il faisait partie du grand empire serbe. Après sa destruction, les grands ducs féodaux se partagèrent le pouvoir et leurs luttes intestines permirent aux Turcs d'imposer leur domi-

[1] Résumé d'une thèse de doctorat de l'Université de Paris, soutenue le 8 décembre 1956 et qui a pour but de montrer, sur la base de documents d'archives conservés en Yougoslavie ou à Paris, l'introduction de la politique française au Monténégro de 1853 à 1860, pendant le règne du prince Danilo Petrović-Njegoš, question qui a d'autant plus intéressé l'auteur qu'elle était presque inconnue dans l'historiographie contemporaine.

La thèse est divisée en quatre parties :

a) Exposé des événements en six chapitres, suivant l'ordre chronologique;

b) Biographie de six Français, collaborateurs les plus connus du prince Danilo et 40 documents justificatifs, les plus importants et jusqu'à présent inédits ;

c) Sources et large bibliographie en trois listes : 1° cartes et esquisses géographiques, éditées ou non, du Monténégro de l'époque ; 2° gravures et dessins sur le Monténégro du temps, publiés seulement dans la presse française d'alors; 3° tableau de la presse à la suite de la question du Monténégro de 1853 à 1860.

d) Index par ordre alphabétique des noms propres, des revues et des annuaires mentionnés.

Trois cartes géographiques sont jointes, deux représentant la Yougoslavie et le Monténégro actuels et une représentant le territoire du Monténégro délimité par la Commission Internationale de 1859.

nation dans les Balkans. Cependant, les hautes montagnes du Monténégro, presque inaccessibles, devinrent le refuge de tous ceux qui ne voulaient pas se soumettre au joug turc. Là, dans de nouvelles conditions, des tribus se formèrent sur la base des éléments primitifs que le féodalisme médiéval n'avait pas réussi à détruire. Les tribus étaient hors de tout pouvoir turc. Elles étaient incohérentes et se sentaient liées par le pouvoir sacerdotal du métropolite ou « vladika » de Cetinje. Dès la fin du XVIIe siècle, ce pouvoir commence à s'affirmer grâce au principe d'héritage du trône épiscopal dans une même famille. A partir de cette époque, les premières bases d'un nouvel État balkanique sont posées avec un gouvernement théocratique. Les conditions favorables et les événements postérieurs, les conditions sociales et économiques, la décadence de l'Empire turc, le réveil de l'esprit national, les troubles et les insurrections des paysans soumis et enfin, l'engagement des grandes puissances dans tous ces événements, contribuent au développement de cet État.

D'abord, la République de Venise, directement intéressée, soutient les luttes des Monténégrins contre les Turcs. Dès le commencement du XVIIIe siècle, l'influence de la Russie évince bientôt celle de la République de Saint-Marc de même que celle de l'Autriche.

La Russie se proclame protectrice de ce petit peuple, déjà connu par ses exploits guerriers et elle accorde des subsides annuels à ses métropolites. Le grand prestige de la Russie au Monténégro est également dû à la communauté de race, de langue et de religion. Cependant, au début du XIXe siècle, la France, elle aussi, commence à s'intéresser systématiquement à ce pays. L'Angleterre lui prête également son attention. Ainsi, à cette époque déjà, ce petit pays subit les conséquences des luttes entre les grandes puissances impérialistes. L'analyse de cette situation dépasse le cadre de ce travail, de même que l'analyse de la genèse et de la formation de l'État monténégrin.

Après ce court résumé de l'histoire du Monténégro, nous avons cru nécessaire de parler, avant d'entrer dans le vif du sujet, des relations avec la France, avant le règne du prince Danilo. Nous avons commencé par le premier contact survenu au XIe siècle et nous avons suivi les événements jusqu'à l'époque du prince Danilo. Quoique ce sujet n'appartienne pas directement à notre thèse, nous lui avons consacré notre attention pour trois raisons : premièrement, pour donner une idée d'ensemble des relations entre la France et le Monténégro ; deuxièmement, pour réunir toutes les données sur cette question et enfin, pour exposer les nouvelles données que nous avons trouvées au cours de nos recherches.

Le sujet de notre travail commence en 1851, à l'avènement du prince Danilo. A cette époque, la France et l'Angleterre se préparaient à intervenir ensemble contre l'influence de la Russie en Orient et dans les Balkans où le réveil des nationalités menaçait l'Empire turc. Le chef du Monténégro, Danilo, se faisait proclamer par la Russie prince séculier. Ainsi, le pouvoir théocratique était supprimé. Le nouveau prince, partageant les idées nationales serbes, désirait moderniser son État et le faire entrer dans les sphères d'action politiques et diplomatiques de l'Europe. Il lui fallait l'appui d'une puissance étrangère. La Russie seule ne le satisfaisait plus, surtout dans les circonstances qui ont précédé la guerre de Crimée. Il pensait trouver l'appui de la France que la situation générale favorisait. A cette époque, la France intensifiait sa politique balkanique. Elle créait un vice-consulat à Scutari, en Albanie, en 1853 et elle le confiait à Hyacinthe Hecquard, ancien officier de l'armée d'Afrique et ancien consul à Bahia. Le but principal du nouveau poste diplomatique était d'éliminer l'influence russe de ces parages, c'est-à-dire de l'Albanie et du Monténégro, d'aider les autorités turques à surmonter de nombreuses et fréquentes difficultés et d'aplanir les hostilités entre les Turcs et les Monténégrins.

Dans la suite de notre travail, nous avons exposé l'activité de Hecquard. L'abondance documentaire nous a permis de montrer en détail cette activité et de mettre en lumière des situations politiques et diplomatiques inconnues. Le prince Danilo s'est tout à fait orienté vers la France. Hecquard était son conseiller le plus proche. Un petit cercle de Français s'est formé autour du prince et de la princesse Darinka, femme d'une haute culture européenne. A côté de Hecquard il y avait Delarue, secrétaire du prince, le docteur Tedeschi, médecin du prince ; puis sont venus en mission l'amiral Jurien de La Gravière et le capitaine Gelis, envoyé spécial de Napoléon III. Quelques voyageurs français ont visité le prince et sa petite capitale. En somme, une influence française politique et culturelle se fait sentir à Cetinje.

Le prince voulait profiter de cette situation pour réaliser ses projets : entrer en possession de quelques terres fertiles et d'un port sur l'Adriatique et obtenir la reconnaissance de l'indépendance de son pays que la Porte considérait toujours comme partie de son territoire. Déçu dans ses espérances par la proclamation de l'intégrité de l'Empire Turc au Congrès de Paris (1856), le prince fait, avec sa femme, une visite à Napoléon III à Paris, en 1857. Le grand résultat de cette visite fut la protection accordée par Napoléon III au Monténégro. Ne perdant jamais de vue les intérêts nationaux, le prince, toujours en contact avec les esprits éclairés serbes

et croates, conduisit avec beaucoup d'habileté les actions de son peuple tendant à la liberté ainsi que les troubles qui se manifestaient contre les Turcs dans les provinces voisines. Le résultat d'une telle conduite fut la fameuse victoire monténégrine de Grahovatz, en 1858. Cette victoire libérait les chancelleries européennes du pénible dilemme de l'indépendance ou de la soumission du Monténégro. Elle représentait en quelque sorte une victoire remportée sur l'Autriche. En même temps, elle insuffla un esprit révolutionnaire aux paysans de Bosnie et d'Herzégovine et elle démoralisa les armées turques à un tel point que, selon les dires des informateurs français, les Monténégrins purent pénétrer profondément en Herzégovine sans rencontrer de résistance sérieuse. Craignant de nouvelles complications, la France intervint auprès de la Porte et conseilla au prince Danilo de suspendre toute action. En même temps elle envoya dans les eaux de Dubrovnik une escadre commandée par le contre-amiral Jurien de La Gravière. Quelques jours plus tard, cette escadre fut renforcée par un bateau de guerre russe et un bateau de guerre anglais. Cette action internationale était dirigée par la France. Son intervention se fit immédiatement sentir dans toutes les capitales européennes et en particulier à Constantinople. Ainsi sur son intervention fut formée une commission internationale pour la délimitation de la frontière turco-monténégrine. Le représentant de la France, Hecquard, défendait les intérêts du Monténégro en plein accord avec le représentant de la Russie et le délégué monténégrin. Lorsque la commission eut terminé ses travaux, et que ceux-ci furent approuvés par la conférence des représentants des grandes puissances et du gouvernement turc à Constantinople (le mérite en revient en grande partie à l'ambassadeur de France à Constantinople, Thouvenel), l'escadre française quitta les eaux de Dubrovnik (novembre 1858). L'année suivante, la commission posa les bornes frontalières. Le Monténégro fut ainsi, en fait, reconnu comme État indépendant ; néanmoins, la reconnaissance formelle ne sera proclamée qu'en 1878 au Congrès de Berlin.

Le prince Danilo fut très reconnaissant à la France de tout ce qu'elle avait fait. Lorsque survint la guerre d'Italie en 1859, Danilo était prêt à attaquer les possessions autrichiennes dans les Bouches de Kotor. Hecquard et l'amiral Jurien, dont la flotte bloquait la côte vénitienne, s'efforcèrent de démontrer à leurs ministères respectifs l'utilité d'une telle diversion, mais le gouvernement français conseilla à Danilo de garder la neutralité.

Parallèlement à cet appui politique et diplomatique, la presse parisienne défendait chaleureusement la cause monténégrine, surtout le *Moniteur*, le *Journal des Débats*, le *Nord*, le *Siècle*, le

Constitutionnel, le *Pays*. L'*Illustration* publia des dessins et des gravures de paysages monténégrins, des portraits de chefs monténégrins.

En politique intérieure, le prince Danilo s'est souvent montré absolutiste et despote. Il s'est fait des ennemis personnels, dont un le tua à Kotor, en 1860.

Nous avons cru utile d'ajouter, dans la deuxième partie de notre travail, les biographies de six Français, car leur activité est restée inconnue jusqu'à présent. Outre l'intérêt historique, c'est un hommage rendu à leur nom.

L'exposition détaillée des sources, dans la troisième partie, a pour but d'indiquer la richesse des documents qui se trouvent dans les archives de Paris et dans celles de mon pays et de montrer en même temps combien grand était l'intérêt de l'Europe et d'une partie de l'opinion publique pour le Monténégro de cette époque. Pour étayer la question traitée, nous avons énuméré les œuvres les plus importantes qui traitent en français de la situation politique et sociale en France et en Europe de 1852 à 1871, sous le Second Empire. En effet, notre question se situe à l'époque de l'Empire autoritaire (1852-1860).

Les index, par ordre alphabétique, des noms propres, des journaux, des revues et des annuaires, ainsi qu'une carte du Monténégro de 1859, ont pour but de faciliter la lecture.

Nous considérons n'avoir négligé aucun moment de quelque importance. Cependant, nous regrettons de n'avoir pu, faute de temps, consulter les archives privées des Français qui ont été en relations avec le prince Danilo. Si ces archives existent, on peut espérer qu'on y trouvera encore quelques détails importants.

Il est évident qu'un semblable travail ne peut être complet sans la consultation des archives à Constantinople, Léningrad, Vienne et Londres. Faisant abstraction de ce qu'on trouvera encore dans ces archives, nous considérons que les sources ici approfondies formeront la base principale d'une juste appréciation de cette question.

Nous nous sommes borné à ne parler de la politique intérieure et extérieure du prince Danilo que lorsqu'un point précis du sujet l'exigeait. Aucun document ne nous a fourni la preuve de l'existence de rapports entre le prince Danilo et les révolutionnaires italiens ou les émigrés révolutionnaires hongrois et polonais. De même nous n'avons pas réussi à découvrir un éventuel motif pécuniaire qui aurait pu être à la base de la politique française et du prince Danilo.

Dans les luttes impérialistes, que les grandes puissances ont menées depuis le début du XIXe siècle, le Monténégro présentait

uniquement un peu d'intérêt par sa position stratégique et par la valeur combative de ses habitants. L'influence que la France s'est assurée au Monténégro vers le milieu du XIXe siècle a eu de nombreuses conséquences. D'abord elle a réussi à éliminer l'influence russe qui était, jusqu'à cette époque, prépondérante au Monténégro. Ensuite, la France se faisait du Monténégro un poste avancé vis-à-vis de l'Autriche et assurait ses intérêts politiques et diplomatiques dans les Balkans. Par son influence au Monténégro, la France a pris dans ses mains le sort de ce pays. Par son aide diplomatique, elle a contribué grandement au règlement des différends entre les Turcs et les Monténégrins, et elle a fait entrer le Monténégro dans la diplomatie européenne. La délimitation de ses frontières est due en grande partie à la France. Mais la France n'a pas encouragé l'extension du mouvement insurrectionnel. Elle a aidé la formation d'un nouvel État dans les Balkans avec un prince absolu qui sera l'instrument de sa politique. Liée par les stipulations du Congrès de Paris et par sa politique générale envers la Turquie, la France n'a pas soutenu la reconnaissance de l'indépendance du Monténégro. On peut même dire que par son influence elle freinait le développement de la lutte libératrice. Mais d'autre part, dans cette époque historique, l'appui de la France au Monténégro peut être considéré comme historiquement progressiste.

Dans les plans politiques de la France, la place du Monténégro était bien modeste. La défense de la cause du Monténégro au moment où celui-ci se constituait en État indépendant, avec une mission libératrice, était, sans aucun doute, conforme à ses intérêts politiques, en particulier à ses intérêts dans la question d'Orient. Et cependant, il nous semble que si la France a pris parti pour le Monténégro, cela venait aussi, pour une bonne part, de son esprit pénétré de l'idée de liberté et de sa sympathie pour un peuple qui luttait si obstinément pour affirmer ses droits à la vie et à la liberté.

Andrija Lainović.

AFFINITÉS ET AMITIÉS FRANÇAISES DE A.-G. MATOŠ

L'édition des œuvres complètes d'A. G. Matoš, entreprise il y a quelques années, par l'Académie Yougoslave, a donné un regain d'actualité à cet écrivain dont la biographie est mouvementée, remplie de péripéties dramatiques et de vagabondages, de hauts et de bas, de bonne humeur exubérante et de morne désespoir, d'idéalisme et de sarcasme, pour sombrer dans une fin tragique, due probablement à une erreur médicale. Apôtre du non-conformisme à une époque où la jeunesse croate était invitée à entrer dans le fonctionnarisme dans le cadre de l'autonomie dont la Croatie bénéficiait au sein de la « grande » Hongrie, Matoš montrait à cette jeunesse des perspectives nouvelles et des idées qu'il était allé chercher en Suisse romande et en France (1898-1904) et qu'il approfondissait par ses sympathies éclairées et par ses lectures abondantes. Ses contemporains conformistes ayant reçu leur formation surtout aux sources autrichienne ou allemande, il était tout naturel que Matoš fasse figure de novateur, on pourrait même dire de révolutionnaire, à une époque où l'absence d'événements dans le monde obligeait les journaux à recourir au serpent de mer. Spirituel, primesautier, agressif et toujours prêt à la riposte, il a fait figure de chef aux yeux de toute une série de jeunes qui adoptaient, consciemment ou non, son style, ses sympathies littéraires ou son dynamisme d'écrivain.

Certes, une deuxième lecture des écrits du « maître », à une époque où les serpents de mer ont fait place aux engins atomiques, comporte toujours quelque déception. On s'aperçoit que bien des choses que Matoš rapporte sur tel ou tel écrivain français sont désormais dépassées par des recherches ou des appréciations plus récentes. Mais l'impression fondamentale, telle que Matoš l'a produite par ses « révélations », demeure néanmoins, triomphant de toutes les fissures qu'y apporte un criticisme plus ou moins pédant.

A la lumière d'une réédition du texte de cinq de ses livres, parue en 1954 et 1955 dans l'édition des œuvres complètes[1], il nous a

[1] Sabrana djela A. G. Matoša, *Urednici Dragutin Tadijanović i Marijan Matković*. vol. I, Zagreb, 1953, et vol. III, Zagreb, 1955.

donc semblé intéressant d'indiquer quelques affinités françaises de Matoš, en renvoyant pour plus de détails à l'article « Matoš et la littérature française » (*Anndles de lI'nstitut Français de Zagreb*, 1939). où J. Tomić a résumé les résultats de sa thèse de doctorat : « Matoševo poznavanje francuske književnosti », présentée à la Faculté de philosophe de Zagreb, en 1939. Nous nous proposons de parler ensuite des amitiés françaises de Matoš, toujours d'après la documentation publiée récemment, en la complétant par la lecture des lettres adressées à Matoš par ses amis français et conservées à l'Institut de littérature de l'Académie Yougoslave.

***

Obligé de faire un choix dans la grande masse des écrits de Matoš consacrés aux écrivains français anciens et modernes, nous nous bornerons à jeter un coup d'œil sur son étude sur Stendhal, car elle nous semble le plus indiquée pour faire comprendre cette impression de nouveauté fascinante qui se dégageait jadis de la lecture de Matoš. Inconnu de la plupart des « connaisseurs » étrangers de la littérature française, le nom de Stendhal avait en effet vers 1900-1910, aux yeux des lecteurs croates, tout le prestige du neuf.

Écrite au printemps de 1899 à Genève, l'étude sur Stendhal n'a pu paraître que deux ans après dans la revue « Nada » de Sarajevo, dirigée par Kosta Hörmann, dont Matoš a fait la connaissance et a pu apprécier la main secourable à Paris pendant l'Exposition Universelle de 1900, car Hörmann a été commissaire du pavillon de Bosnie-Herzégovine. Republiée en 1905 dans le volume *Ogledi* (tours d'horizon, essais), elle n'a subi que de légères retouches, de sorte qu'il faut replacer cette étude au commencement de l'initiation de Matoš à la littérature française. Partant, la question nous semble secondaire de savoir combien, à cette époque, il connaissait d'œuvres de Stendhal par lecture directe et combien cette lecture était remplacée par les livres sur Stendhal, représentés à cette époque, outre les témoignages de contemporains (Colomb, Mérimée, Sainte-Beuve), surtout par Taine, Bourget et Édouard Rod, dont les noms sont cités par Matoš. Littérature sans doute incomplète, car n'y figure pas l'œuvre capitale d'Arthur Chuquet, publiée en 1902, donc *post festum* pour la publication dans « Nada », mais assez substantielle pour mériter d'être prise en considération pour la deuxième édition de 1905. Mentionnant le consulat triestin de Stendhal, Matoš ne se doutait pas que, dès 1892, Louis Farges avait publié son « Stendhal diplomate », livre où Matoš, aurait pu trouver des renseignements sur les contacts de Stendhal avec la Croatie,

car Henri Beyle a passé aussi à Rijeka (Fiume) quelques jours agréables (« cinq carnavals ») où ses qualités de noceur ne furent pas moins appréciées que ses talents consulaires [1].

On pourrait multiplier les observations de ce genre, mais à quoi bon? Il est infiniment plus important de souligner combien, dans cette œuvre, est vivant l'enthousiasme pour les brillantes qualités littéraires d'Henri Beyle, pour ses romans et surtout pour l'image de l'Italie que Stendhal a brossée dans *La Chartreuse de Parme*. dans ses *Chroniques italiennes*, ainsi que dans ses écrits sur la musique et le tourisme. Cette Italie, plus belle qu'en réalité, était au diapason de cet écrivain exceptionnel qu'était Stendhal.

Voici les conclusions de Matoš : « Ce vagabond solitaire et dilettante incompris qui devint le maître de grands poètes, critiques et philosophes, lie le roman et le rationalisme du dernier siècle avec le réalisme moderne. Il pressentit qu'il sera le nôtre et pronostiqua, tel un devin, presque l'année exacte de sa vogue. C'est le seul grand écrivain et peintre psychologue de la courte, mais sanglante et brillante époque de la Restauration et de la Révolution, ce qui du reste n'empêche pas qu'il fut passé sous silence dans les « Courants principaux » de Georges Brandes [2]. Stendhal est important, car il a décrit l'âme du napoléonisme, car il a découvert comme penseur des perspectives nouvelles, car il est le père du roman psychologique et, avec Balzac, le fondateur du roman réaliste moderne. Ce contempteur de la forme a trouvé une nouvelle forme poétique. Il est moderne parce qu'il est grand, cosmopolite, subjectif, individualiste et décadent, c'est-à-dire immoraliste. Par leur culte de la volonté, de la personnalité et de la beauté, les œuvres de Stendhal plaisent surtout aux âmes solitaires, aristocrates et artistiques qui, dans le culte de l'énergie, voient le salut contre le doute destructif et la veulerie hamlétique, qui voient dans l'individualisme un abri contre la tyrannie des masses et des médiocrités tièdes, et dans le culte de la beauté, ce que Stendhal aussi y cherchait : consolation et réconfort. »

Dans la bibliothèque de Matoš (aujourd'hui à l'Institut de littérature de l'Académie Yougoslave) on a trouvé trois livres de Stendhal : *La Chartreuse de Parme*, *De l'Amour* et *Promenades dans Rome* (éd. Calmann-Lévy, 2 vol.). Mais tous ces livres ont été acquis

[1] *Stendhal diplomate, Rome et Italie de 1829-1842* d'après sa correspondance officielle inédite, Paris, 1893. — Sur Stendhal à Trieste, v. aussi Stendhal et l'Illyrie, *Annales de l'institut Français de Zagreb*, 20-23, p. 191.

[2] Brandes, critique danois (1842-1927), très en vogue parmi les adversaires littéraires de Matoš qui aimaient à citer ses œuvres, notamment *Les courants principaux dans la littérature du XIXe siècle*, traduites en allemand.

à Zagreb, bien après l'élaboration de l'étude sur Stendhal : *La Chartreuse de Parme* en 1910, *De l'Amour* en 1911 et *Promenades dans Rome* en octobre 1913, pendant un séjour de quelques semaines à Rome. Outre un certain nombre de guides ordinaires du genre Baedecker que Matoš a achetés à cette occasion, il nous semble intéressant qu'il ait voulu chercher sa compréhension de la Ville éternelle sous le signe de l'égotisme de Stendhal. Mi-blagueur, mi-érudit, ce *cicerone* très personnel est en effet bien plus amusant que tous les pédants compilateurs de guides bleus et autres. Les entrefilets dont Stendhal savait entrecouper la monotonie des récits historiques ou de la description des monuments, sont si farcis d'invectives contre « les Parisiens », qui ne comprendraient rien aux arts, contre les bourgeois qui osent préférer Donizetti (dont il qualifie la musique de « nauséabonde ») au « divin » Cimarosa, si agrémentés de fragments de conversations qu'il aurait entendues la veille chez quelque grande et belle dame romaine, duchesse de préférence, que Matoš, miné déjà par un mal de gorge incurable, s'y sentait sans doute comme revigoré. Bref, le choix de ce guide nous confirme qu'on revient toujours à ses premières amours.

Il faut noter aussi que cette étude sur Stendhal a failli paraître en France, grâce à la sollicitude affectueuse — et ceci nous amène aux amitiés françaises d'A. G. Matoš — d'André Rouveyre, peintre aujourd'hui célèbre, compagnon fidèle de ses pérégrinations de noctambule à Paris. Devenu célèbre et choyé par les éditeurs, l'auteur des *Carcasses divines*[1], qui était en correspondance suivie avec Matoš, l'invita en 1911 à raconter en français « nos aventures d'autrefois », surtout leur « côté anecdotique », l'autorisant à *tout* dire et en l'assurant que l'éditeur était trouvé et les honoraires assurés. » Raconte, continuait-il, aussi pittoresquement, aussi drôlement que tu voudras ; écris en français comme tu pourras ; ça sera mis au point tout en respectant ton esprit. » Nous ne savons cependant pas pourquoi Matoš n'a pas accepté cette proposition.

Onze ans après, quand Matoš était déjà mort, Rouveyre, qui était en relations épistolaires avec sa sœur Danica et son frère Milan, écrivit à ce dernier, le 13 février 1922, qu'il voudrait avoir une traduction des critiques de Matoš sur les écrivains français. Le 3 décembre 1922, il accuse réception des traductions reçues et

[1] L'exemplaire envoyé à Matoš porte la dédicace suivante : « Au faune des Balkans Gustave Matoš, Son ami Rouveyre, déc. 1908. » Ce livre est conservé à la bibliothèque de Matoš ainsi que 150 *Caricatures Théâtrales de Rouveyre* (1904), *La Comédie Française de Rouveyre* (1906), *La Gynécée* (1909), *Phèdre* (1910), *Mort de l'Amour* (1911) et *Visages des Contemporains* (1913), tous munis de dédicaces ou de la signature de l'auteur.

précise qu'il s'intéresse particulièrement à Stendhal et qu'il essayera de le faire publier par un éditeur parisien.

Le 19 juin 1923, Rouveyre remercie de l'envoi de l'article, traduit en français par le frère de Matoš, sur Stendhal. Mais dans la correspondance ultérieure il n'en est plus question et on peut supposer que l'éditeur a trouvé que cette contribution tardive n'apportait rien de nouveau aux lecteurs français toujours friands des *Stendhaliana* inédites.

Rouveyre a aussi publié de très intéressants souvenirs sur Matoš. Dès 1914 il a écrit une première ébauche de ses souvenirs sur l'ami croate mort l'année précédente à Zagreb. Sur l'invitation d'un groupe de jeunes enthousiastes de Matoš, qui se proposaient de publier un recueil pour commémorer le premier anniversaire du décès du maître, groupe représenté à Paris par un jeune caricaturiste croate de grand talent, Branko Petrović[1], Rouveyre a bien écrit son *In memoriam de Gustave Matoš*, mais la guerre ayant éclaté, le recueil ne put paraître et le manuscrit de Rouveyre resta entre les mains de Petrović. Ce ne fut qu'en novembre 1920 que celui-ci put le publier dans la revue *Kritika* de Zagreb. Voici comment Rouveyre y résume ses impressions sur Matoš : « Deux années où nous partagions nos journées, nos plaisirs, nos aventures, notre pécule. Moi avec l'amie que j'avais, lui avec les femmes que les crocs aigus de sa moustache mordaient parfois dans les tavernes où nous passions... J'étais attiré et retenu par ce sarcastique exilé aux émotions retentissantes, sous un masque barbare, et ricanant, et sombre. Je lisais clairement en lui ces grands instincts qui fournissent la base de notre vie, de nos aspirations : l'attache au sol natal, aux êtres de qui l'on naît, aux compagnons vers qui le cœur et l'esprit nous portent. — Sa gaîté chez lui farouche et ingénue, qui le faisait paraître aussi redoutable que bon. » En 1922 il a mis dans son article sur Goldberg (*Souvenirs de mon commerce. Dans la contagion de Mécislas Goldberg*, Mercure de France, 15 avril 1922, p. 155) le passage suivant : « Après, je le vis (Goldberg) à dîner chez Édouard Champion, qui avait voulu nous faire rencontrer ; Champion, qui est plaisant et primesautier, se réjouissait de notre tête-à-tête. *Il y avait aussi là le grand Croate Gustav Matoš, mort également.* » Quelques années après, sur la demande d'un des disciples de Matoš, le poète croate Ljubo Wiesner, venu à Paris en pèlerinage matošien, Rouveyre a écrit pour la revue croate *Savremenik* (1er oc-

[1] Branko Petrović est lui-même auteur d'un spirituel dessin de Matoš au sujet duquel Rouveyre dit qu'il a trouvé « avec vérité les traits de son cher compagnon de jeunesse ».

tobre 1926) un assez long article, remarquable non seulement comme spécimen de l'esprit dont tout ce qui porte la signature de Rouveyre est imprégné, mais aussi comme document psychologique inégalable sur les années parisiennes de Matoš. Cet article est intitulé *Souvenirs fragmentaires sur Gustav Matoš à Paris* ; c'est un curieux document que Rouveyre a consacré à ce qu'il appelle ses « relations fraternelles » avec Matoš. Rappelant comment ils ont fait connaissance au jardin des Tuileries, « par une belle journée ensoleillée, vers la première moitié de 1900 », Rouveyre décrit leurs aventures communes : le restaurant que trop souvent il a fallu négliger, les relations plus ou moins tendres avec des amies, un déménagement clandestin effectué à l'Hôtel de Cronstadt (rue de Seine), etc., pour finir sur une note nostalgique : « Ah! nos chères et touchantes aventures! nos promenades quotidiennes au jardin du Luxembourg, au quartier Latin, à Bullier! Pourquoi mon cœur n'est-il plus fait pour vivre ces belles heures enivrantes et fauchées, s'en réimprégner et les dire? Pourquoi ne peut-il répandre à nouveau en moi et sous ma plume ces joies juvéniles? »

Du reste, Rouveyre n'était pas le seul artiste français qui fut attiré par les traits de visage ou d'esprit d'A. G. Matoš. Il existe à Zagreb encore deux portraits dont un signé Buisset, 1901, Paris, et l'autre, en couleurs, signé Gublin, élaboré d'après une esquisse du même artiste, grand ami de Matoš, en 1902. Sur l'auteur de ce deuxième portrait, qui est aussi, de l'avis compétent de Rouveyre, tout ce qu'on a fait de mieux, D. Tadijanović a publié d'intéressantes précisions reçues de Georges Gublin, neveu de l'artiste, de Troyes. Né le 16 février 1873 à Troyes, Gublin, qui portait également le prénom de Georges, est arrivé à Paris en 1894, pour étudier la peinture. Rentré en 1905 dans sa ville natale comme professeur de dessin, il y est mort phtisique, le 14 avril 1909. Il faut noter que le portrait de l'artiste peint par lui-même et dédié à son ami Rouveyre se trouve également à Zagreb, dans la collection Matoš. C'est un don de Rouveyre fait à Marko Ristić, à l'époque où il était ambassadeur de Yougoslavie à Paris, et offert en 1953 par ce dernier à l'Institut de littérature de Zagreb.

Pour compléter ce cercle d'amis parisiens de Matoš, il faut dire aussi quelques mots sur Édouard Champion, fils de l'éditeur parisien bien connu et fin lettré lui-même, dont l'édition de l'*Itinéraire de Paris à Jerusalem*, par Julien, valet de chambre de Chateaubriand (1908), figure, dédicacée, dans la biliothèque de Matoš. On a conservé également une lettre de Champion, de Paris, 12 juillet 1908, qui demande des nouvelles de Matoš après son départ de Paris en 1904, et lui rappelle la « boîte à punaises » où ils ont discuté

avec Rouveyre sur l'esthétique et sur le problème « comment manger ». Après avoir donné l'adresse de Rouveyre en Suisse, il finit sa lettre en offrant à Matoš de lui procurer une place de secrétaire à la *Revue de Hongrie* à Budapest, où Champion avait des amis. La réponse de Matoš, si réponse il y eut, étant donné sa magyarophobie, devait être négative.

Très intéressants sont également les rapports de Matoš avec Maurice Toussaint, secrétaire de Maurice Barrès et rédacteur de la revue *Les Marches de l'Est*, qui s'est beaucoup occupé de politique croate et à qui Matoš a fourni des renseignements politiques.

Leurs relations ont commencé au début de 1912, sur l'initiative de Matoš qui a écrit à Toussaint une lettre dont la trace nous est conservée par la réponse de Toussaint (sans date). Dans cette réponse il est question d'Ante Masovčić, jeune Croate vivant à Paris d'où il envoyait des correspondances à la revue littéraire *Savremenik* et au journal *Obzor*. Toussaint mentionne aussi l'activité du député croate Hinković qui, à cette époque, s'efforçait d'expliquer la cause croate à Paris et à Londres. Hinković a traduit la chronique de Toussaint parue dans les *Marches de l'Est* de février, dans l'intention de la publier dans le journal *Hrvatski Pokret* de Zagreb. Enfin, Toussaint fait allusion à un roman sur les Croates qu'il prépare. Ce projet est encouragé par Barrès, alors que Masovčić, comme on le voit par les lettres suivantes, devait l'aider pour la documentation. Dans sa deuxième lettre, également sans date et probablement de la fin mars 1912 (il y est fait allusion à la confiscation de la chronique de Toussaint dans *Hrvatski Pokret* du 19 mars), Toussaint déclare que Masovčić a « ouvert mon cœur à la patrie croate ». Barrès enverra à Matoš, dédicacés, ses livres *Adieu à Moréas*, *Amori et dolori sacrum* et *Pour nos églises* [1]. Toussaint encourage Matoš à écrire aussi sur Demange, neveu de Barrès, mort prématurément. Le 2 avril 1912, il promet de lui envoyer, également dédicacé par l'auteur, *Greco ou le Secret de Tolède*, promesse qui dut être promptement réalisée, puisque, le 25 avril, Matoš put publier dans l'*Obzor* son prestigieux article *Barrès et Greco*, où il déclare que ce livre lui a procuré un plaisir égal à celui qu'il avait eu à lire *Le Jardin de Bérénice* et les pages de Barrès sur l'agonie de Venise. Matoš conclut en exprimant l'espoir que le nationalisme croate trouvera bientôt dans ce maître de l'énergie un puissant ami « dont le cœur bat pour l'agonie de tout ce qui est grand et beau ». Masovčić est en train de traduire cet article en français (lettres de Toussaint du 26 avril et du 13 mai) et Toussaint le remettra à Barrès.

[1] Conservés à la bibliothèque de Matoš.

D'autre part, Matoš a fait insérer dans *Savremenik* une note sur *Les Marches de l'Est* et un article de Toussaint sur *La Rue* de Jules Vallès, avec une note d'introduction sur Toussaint et sur l'activité procroate des *Marches de l'Est*, revue patronnée par Barrès [1].

Au total, 12 lettres et cartes de Toussaint nous fournissent d'intéressants détails non seulement sur les rapports de Matoš avec le côté littéraire du groupe barrèsien, mais aussi avec son activité politique en faveur des peuples qui étaient vexés ou subjugués par les Allemands et leurs alliés les Hongrois. A ce propos, il est intéressant de relever que Matoš a régulièrement fourni des renseignements politiques à Toussaint qui d'ailleurs a « entièrement approuvé le geste de Lukas Jukić » [2]. La lettre de Toussaint du 9 juillet 1912 nous apprend que la chronique des *Marches de l'Est* du 10 juin 1912 est particulièrement à signaler comme contenant des informations substantielles fournies par Matoš.

N'ayant pas la prétention d'épuiser le thème des affinités et amitiés françaises de Matoš, nous avons simplement voulu enregistrer quelques aspects nouveaux et rafraîchir quelques impressions anciennes. Le domaine des rapports intellectuels franco-yougoslaves qui est celui des *Annales* a certainement gagné par la nouvelle édition des œuvres complètes de Matoš [3].

R. Maixner.

[1] *Savremenik*, 1912, p. 567 et 694. D'après J. Tomić, Matoš aurait personnellement fait la connaissance de Maurice Barrès à Paris par l'intermédiaire d'E. Champion. (V. J. Tomić : *Matoševo poznanstvo francuske knjizevnosti*, p. 105).

[2] Auteur de l'attentat contre Cuvaj, représentant du régime de la main forte en Croatie.

[3] Dans les *Annales de l'Institut Français de Zagreb* Jean Dayre a beaucoup traduit Matoš. Voici la liste des nouvelles de Matoš qui y ont paru à la rubrique *Variétés littéraires* : Une âme ; Hélène (n° 12), J'ai tué ; Le moineau (16-10) ; La lumière éteinte ; Le Balcon ; Une fleur au carrefour (20-23). Complétées par « Camao », « Etranges hôtes » et « Nuit solitaire », ces traductions parurent en volume avec une note sur Matoš par Jean Dayre, le portrait de Matoš par Buisset sur la couverture et le dessin de Rouveyre, daté de 1925 (« Gustav Matoš et moi à Paris pendant l'Exposition Universelle de 1900 ») comme hors-texte, sous le titre *Camao et autres nouvelles*.

Signalons finalement la publication en 1955, aux éditions du « Leksikografski Zavod FNRJ », d'un recueil des pensées et points de vue de Matoš intitulé *Misli i pogledi A. G. Matoša*. Ce volume, rédigé et annoté par Mato Ujević, contient, présenté dans l'ordre alphabétique et sous une forme condensée, tout ce que Matoš a dit sur tel ou tel écrivain ou telle et telle notion littéraire. Le choix des textes est fait d'une manière judicieuse et avec une connaissance approfondie. Naturellement les écrivains français y sont représentés en grand nombre. Pour ceux qui n'ont pas le temps de « tout » lire, c'est un *vade-mecum* sûr et d'une lecture fort agréable.

INFLUENCES DE BAUDELAIRE SUR A.G. MATOŠ, MILAN RAKIĆ ET TIN UJEVIĆ

Certains historiens littéraires par fierté nationale se refuseraient à chercher leurs inspirations dans les œuvres de grands poètes et de grands génies littéraires étrangers. Cela leur paraîtrait comme l'acceptation d'une sorte de colonialisme littéraire. Pour eux, l'œuvre de tout écrivain et de tout poète génial doit être uniquement inspirée par le milieu national.

Si de grands génies français comme Baudelaire, tout en s'inspirant du milieu national, n'ont pas hésité à puiser à des sources étrangères, chez les Anglais, les Américains, les Suédois, qu'y aurait-il d'humiliant à ce que nos génies littéraires soient, dans une certaine mesure, influencés par l'étranger, par la France en particulier?

Baudelaire et Matoš [1]

Quand on parle des influences baudelairiennes sur Matoš, écrivain et poète croate d'avant la Première Guerre Mondiale (1873-1914), on pense aussi aux écrivains qui ont précédé et formé Baudelaire lui-même (Gautier, Ed. Poe, Petrus Borel, Gérard de Nerval, etc.) ainsi qu'aux poètes nombreux qui vers la fin du XIXe siècle formaient ce que l'on appelait les « baudelairiens » et que Matoš avait tous lus.

Le spleen de Matoš n'est pas simplement d'inspiration baudelairienne, c'est-à-dire littéraire. Il est tout d'abord personnel. Il provient surtout de son nationalisme croate et enfin il est littéraire aussi.

Son séjour à Genève et à Paris (1898-1904), où Matoš passa de durs moments surtout en raison d'embarras pécuniaires, contribue à ce que son spleen se développe à outrance. D'autre part, en tant que patriote fervent, il lui est pénible de voir sa patrie dominée et exploitée par l'étranger (à ce moment-là les Hongrois) ; il en souffre

[1] *In extenso* et en croate on peut voir la même étude dans la revue *Filologija*, n° 2, 1959.

et son spleen augmente. A cela s'ajoute la lecture de poètes pessimistes, en particulier de Baudelaire avec *Les Fleurs du Mal.* Toutes les œuvres littéraires de Matoš sont alors empreintes de ce triple spleen.

Dans le conte *Božična priča* (Conte de Noël), écrit probablement à Genève en 1898, il dit : « Je suis solitaire comme un moine, le « spleen » et « l'acedia » des moines malheureux m'a saisi »[1]. « Je jouis de l'ombre comme dans un tombeau. Ce matin, si j'avais eu un revolver sous la main, je me serais tué » (p. 233). « La mort, qui est aussi forte que l'amour, est à mes côtés... » (p. 235). « A travers le crépuscule pâle et vert (couleurs chères à Baudelaire) sont tombés des duvets » (p. 238).

Kamenski, le héros d'un autre conte intitulé *Camao,* déteste la réalité : « n'aimant point, ne haïssant point, il devient pour lui-même un fardeau... il se sent une exception complète, un merle blanc »[2]. « Il n'aimait que ce qui était lointain, hors de sa portée, ce qui manquait. Dès qu'il avait atteint un désir, il en éprouvait de l'ennui plutôt qu'une satisfaction » (p. 20). Le héros « tourne ses yeux en lui-même » (p. 18-19). Tout le long du conte on retrouve des éléments baudelairiens comme « les yeux de vampire » (p. 22), « cadavres » (p. 61), etc.

Le conte *Iglasto čeljade* est plein d'éléments baudelairiens. L'atmosphère y est pâle, les bougies sont pâles, le tintement des cloches est pâle, les tombeaux sont pâles, la mort elle-même est pâle, tout y est pâle[3].

Sans doute, le conte le plus baudelairien est-il *Samotna noć* (Nuit solitaire), traduit en français par Matoš lui-même pendant son séjour à Paris, paru dans la *Revue d'art international,* février 1901 (la nouvelle fut retraduite en 1944 par Jean Dayre, dans le livre cité ci-dessus, p. 91-101).

« Sur les eaux du soir bourdonnent les sons mystérieux de l'Angelus, tristes et gais, en ondulant sur mon âme souffrante comme un baume sur une plaie sanglante et profonde... Le barbu et muet batelier... retire sa rame... Quand j'arrivai jusqu'aux deux clochers de l'énorme cathédrale, dressés comme deux veilleurs de nuit en dentelles de pierre, à côté d'un énorme et riche cadavre de pierre, je m'acheminai par le quai abandonné. Pas de trace de mon passeur » (p. 95).

« Et je me mis à errer par la ville aux abrupts toits gothiques... à

[1] Djela (*Œuvres complètes,* éd. Binoza), t. I, p. 233.

[2] A. G. Matoš, *Camao et autres nouvelles,* traduit par Jean Dayre, Zagreb, 1944, p. 19.

[3] Djela, t. I, p. 249-261.

errer par les ruelles étroites et sinueuses... Nulle part âme qui vive. Pas de traces d'un mortel ; pas un chien qui aboie, pas un œil vert de chat... il n'y a pas même de chauve-souris ni de papillon nocturne ; nulle part âme qui vive, ni bruit qui vive. Je regarde l'horloge de l'hôtel de ville : elle est arrêtée. C'est un silence de tombe » (p. 95-96) ...« gardien roula par terre, tournant vers la lune un visage pâle, mort » (p. 97). « Épouvanté par la mort de la belle jeune fille qu'il avait embrassée et dont l'écroulement sur la mosaïque avait fait retentir un son si vide et si mortuaire, il alla à l'aventure dans une maison et il dit : « Je bronchai sur les boyards, hommes et femmes, morts, des artisans et soldats, morts. Dans les cours sont étendus de la volaille et du bétail, morts. Dans une église sur les marches nues se détachent en noir des moines morts comme des notes d'un vieux missel » (p. 98).

« J'étais arrivé dans un lieu ténébreux, maudit, la ville de la Mort » (p. 98). « J'ensanglantais mes pieds pour sortir de la ville fatale, mais je n'en trouvai pas la fin. Et quand déjà j'avais l'espoir que l'aube, même sans son héraut, le coq, me sauverait de cette horreur atroce, de la nuit mortuaire, je remarquai dans des affres d'agonie qu'une épaisse obscurité avait englouti dans le ciel et la lune et les étoiles. Je criai, mais je n'entendis plus ma voix » (p. 98-99).

« Et je tombai près de l'église, sur le parvis, comme une souche : d'angoisse je mordis dans la pierre et... » (p. 99).

Comme Baudelaire, Matoš avait ses rêves à lui, mais indépendamment de cela on sent, dans ses œuvres, l'inspiration baudelairienne. Ainsi que Baudelaire, Matoš traite Dieu de tyran, de bourreau. Comme Baudelaire, Matoš a ses « Correspondances » :

« Les parfums des fleurs évoquent pour lui l'existence d'une vie supérieure, l'odeur d'un muguet, le parfum d'un être bien-aimé »[1].

Comme Baudelaire, Matoš ne croit pas au progrès. « Le progrès est individuel et aristocratique, réalisable seulement dans l'individu »[2].

Deux contes entièrement baudelairiens sont : *Bura u tišini* (La Bourlasque dans le silence) [3] et *Put u ništa* (Le Voyage dans le Néant) [4]. C'est une sorte d' « Héautontimorouménos » de Matoš.

Le héros du conte *Bura u tišini* se crève les yeux... se perce les

[1] Djela, t. V, p. 5.
[2] Djela, t. XI, p. 34.
[3] Djela, t. III, p. 23-29.
[4] Djela, t. III, p. 152-173.

oreilles. L'univers le broie de son poids, il veut que son cœur s'anéantisse »[1].

« Depuis dix ans je ne sens, tous les matins, qu'amertume et spleen. Mon estomac souffre de la mauvaise nourriture, mon cerveau des mauvaises lectures, le cœur des passions inassouvies. J'ai appris à écrire dans les ténèbres, le regard tourné en moi-même. Mon plus grand plaisir est de déchirer de vieux papiers et de me déchirer moi-même. Pour l'instant, je n'ai qu'une habitude : la douleur » (p. 157).

« Marjanović (le héros du conte) ouvrit les yeux... sur sa poitrine il sentit un incube de plomb qui avec ses ongles grattait le mur, avec ses dents déchirait la couverture de laine... Je mordais le papier sec comme un chien mord l'herbe verte » (p. 170).

« Où est mon ennemi ? où est le mal ? Je ne le vois pas, mais je le sens... Je tombe à travers des gouffres vers le marécage jaune du spleen éternel. La pensée, mon aigle noir qui a si profondément enfoncé ses griffes dans les yeux que je meurs sans avoir pu les sortir de mon cerveau ensanglanté. Son bec mort picote ma chair, ses ailes mortes m'égratignent les côtes (p. 171).

Un équivalent, en vers, se trouve dans le poème de Matoš intitulé *Mora* (Incube) (265 vers en tout). Ce poème ne rappelle entièrement aucun des poèmes de Baudelaire et pourtant on y trouve beaucoup d'éléments de plusieurs poèmes, surtout de ceux qui appartiennent à « Spleen et Idéal » des *Fleurs du Mal.* Ce poème de Matoš est une sorte de pendant à la nouvelle de Matoš intitulée *Put u Ništa* (Le Voyage dans le Néant).

« Pendant la nuit entra mon bourreau, mon inquisiteur, serviteur des ténèbres, le traban de la douleur éternelle, vampire, fils du Brouillard, sinistre démon, se lança sur moi, sa victime, caravane morte, absorbant ma cervelle, buvant mon sang. Et moi, comme une charogne vivante, couché sous sa gorge noire, je me rappelle l'époque où j'étais homme »[2].

Ces vers rappellent *L'Amour et le Crâne* de Baudelaire :

Car ce que la bouche cruelle
Éparpille en l'air.
Monstre assassin, c'est ma cervelle,
Mon sang et ma chair.

Le conte *Ubio* (J'ai tué)[2] est aussi pénétré d'éléments baudelairiens, ainsi que le poème *Dona Muerte* de Matoš. Le spleen y

[1] Djela, t. III, p. 27.
[2] Djela, t. V, p. 45.
[3] Djela, t. III, p. 144-152.

domine. Il évoque la nouvelle *Une Nuit solitaire.* Le héros se promenant solitaire ne rencontre sur son chemin qu'un effrayant squelette dans une crypte. Il y voit aussi un ver jaune (couleur préférée de Baudelaire).

Les éléments nécrophiliens se retrouvent aussi dans les poèmes suivants de Matoš : *Gnijezdo* (Un Nid [1], *Iseljenik* (L'Émigré) [2].

On ne peut dire que Matoš soit un pur baudelairien au sens strict du mot, c'est un patriote dont l'œuvre littéraire est tout d'abord empreinte d'un caractère nationaliste, pénétré seulement d'éléments baudelairiens.

Baudelaire et Tin Ujević.

En 1933, le poète croate, Tin Ujević (1891-1955) disait : « Qui sait si en moi avant un Ujević n'existait pas un Baudelaire [3] ? » Il veut dire ainsi que Baudelaire se trouve à la base de sa poésie. Il avoue, cependant, qu'il n'est pas un baudelairien, puisqu'il n'accepte pas toute sa doctrine, mais néanmoins ne peut-on contester l'influence baudelairienne dans ses poésies. Indépendamment de cela, il y a d'autres similitudes qui ne doivent pas forcément être attribuées à Baudelaire seul.

Pourtant, comme Baudelaire, Tin Ujević est persécuté par sa conscience. Il voit deux aspects de son Moi, une sorte de « conscience réflexive » et de « conscience réfléchie » ainsi que le dit Sartre dans son étude sur Baudelaire (p. 30). Le « Moi » chez Ujević se divise en deux : conscience proprement dite qu'il appelle « Elle » et son moi qu'il nomme « Lui ». Au fond de son être il ne voit pas une individualité, mais une collectivité, composée de son « Lui » et de son « Elle » [4]. A ces deux aspects de son « Moi » il consacre une analyse de 50 pages, intitulée *Ispit savjesti* (Examen de conscience) (p. 85-135).

Ujević, connaissant bien Baudelaire et sa poésie, lui a consacré deux études fort intéressantes : *Mučeništvo života i raj u afionu* (Le Martyre de la vie et le paradis dans l'opium)[5], réimprimée dans le *Skalpel kaosa* (Le Scalpel du chaos) (p. 182-201), et *Prokletstvo Baudelairea* (La Damnation de Baudelaire) [6].

[1] Djela, t. V, p. 82.
[2] Djela, t. V, p. 73.
[3] *Hrvatska Revija*, 1933, nº 10, p. 550.
[4] *Skalpel Kaosa*, p. 91.
[5] *Hrvatska Revija*, 1933, p. 545-559.
[6] *Pregled*, Sarajevo, 1935, fasc. 133, p. 5-16 et dans le *Skalpel Kaosa* p. 166-181.

Comme pour Baudelaire c'est pour Tin Ujević la vie intérieure de l'homme, l'analyse permanente de son Moi qui compte [1].

Son plus grand bien, c'est la solitude (p. 88) qu'il appelle « la sainte, la divine, la profonde solitude » (p. 81, 91, 110, 111). C'est la douleur qui a formé son Moi (p. 98). Le désespoir comme chez Baudelaire est aussi un des éléments de son être. Il le recherche : « Il (homme) trouve de la beauté dans la recherche du désespoir afin d'agrandir, d'embellir et d'exalter ses douleurs » (p. 117). De même que pour Baudelaire l'homme est pour lui « un Héautontimorouménos », comme il le dit textuellement (p. 117). Tin Ujević a souffert autant pour ses « péchés » réels qu'imaginaires, persécuté par son imagination (p. 117). La douleur est pour lui à la fois le bourreau et l'inspiratrice du genre humain (p. 129). Il se sent vieux malgré sa jeunesse, il n'a plus d'espoir, c'est un cadavre... il dit en parlant de lui-même : « Augustin Ujević est mort, en réalité, et cet homme qui respire dans son cadavre et s'habille de ses vêtements est un de ses amis intimes ou un secrétaire qui connaît un certain nombre de ses secrets, mais qui n'est pas lui » (p. 125). « Tout est mort en lui » (p. 125). « Morte est aussi sa jeunesse avec ses aspirations vers la beauté, vers l'infini, vers l'amour » (p. 125). Sa conclusion est qu'il est impossible de parvenir au bonheur (p. 126). Son éternelle inquisition en lui-même, son éternelle accusation de son Moi l'amène à sentir profondément sa nullité. Il se sent inexistant, un être sans valeur qui n'existe plus, ou plus exactement, qui est mort (p. 124).

Il ne demande qu'à être seul, et à mourir [2]. Pour Ujević comme pour Baudelaire il n'y a d'autre salut sur cette terre que la mort. Il s'exclame : « Laissez-moi vivre. Laissez-moi être seul. Laissez-moi respirer. Laissez-moi mourir » (p. 177).

Il croit à des forces supérieures qui nous renseignent sur les choses, inexplicables par la raison (p. 184). Il déteste les femmes, ou plus exactement il les aime toutes dans l'ensemble et aucune en particulier, il les aime à distance (p. 191, 193). La femme qu'il aime, c'est le Cosmos, le Nirvana (p. 94).

Comme Baudelaire, il a sa ville de cauchemar. Elle n'a pas de porte. Ses places publiques sont désertes (p. 98).

Ses poèmes sont empreints d'éléments funèbres. Il observe son cadavre enflé, suspendu dans l'obscurité (p. 82). Son cœur crie en flânant sur les bords du gouffre (p. 85). Pour lui tout est éternelle-

[1] *Skalpel Kaosa*, p. 90.

[2] Ljudi na vratima gostione (*Les hommes à la porte du restaurant, Une lettre à lui-même*), p. 178.

ment vide (p. 92). L'aurore est cachée dans un cercueil (p. 98). Il demande que la pierre d'un météore lui tombe sur le crâne, que son cadavre brûle sur un échafaud (p. 98).

Son spleen se manifeste ainsi : « Dans la nuit de Noël, j'écume sur les oreillers et je mords la literie souillée (p. 99)... le cerveau éclate et tombe dans un fossé, les chiens mangent les cœurs chauds, et les entraillent pendent sur les fils télégraphiques (p. 101). « Cette nuit un mort s'est reposé et s'est étendu dans mon lit, il m'a fixé et m'a réchauffé de sa chaleur... je dors dans le lit d'un cadavre, je marche dans les haillons de ce mort. Je me demande si cet inconnu, ce cadavre couché qui porte un costume, un corps, n'est pas un autre Moi inconnu, mon aîné, dont l'âge, la naissance et la mort me sont inconnus » (p. 102, 103). « Les ennuis descendent en essaims, tous les brouillards du monde entier en couches épaisses vont descendre sur moi. L'obscurité aussi en couches épaisses s'étend sur mes os et je meurs sous leur poids » (p. 105).

Baudelaire et Rakić.

Avant la première guerre mondiale, en Serbie, l'intérêt pour Baudelaire commence en 1903 et ses influences commencent aussi à se faire sentir. Parmi les plus grands baudelairiens de notre siècle en Serbie on peut citer les noms suivants : Milan Rakić, Sima Pandurović, Božidar Kovačević, Dis (ce dernier ne connaissait pas le français, et cependant on sent dans ses poèmes une certaine ressemblance avec Baudelaire). Chez d'autres poètes serbes on trouve dans une certaine mesure des échos de la poésie baudelairienne, comme par exemple chez Danica Marković, Velimir Rajić, Stevan Luković, Dušan Srezojević et Božidar Stojanović.

Il serait trop long d'entrer dans l'analyse des œuvres de ces poètes et nous nous en tiendrons à la poésie de Milan Rakić (1876-1938).

Ainsi que chez tous les disciples de Baudelaire, on trouve dans les premières poésies de Rakić des morts, des cadavres, des plaies, des blessés, de la solitude, de l'obscurité, etc. [1]. La nuit chez Rakić est de couleur verte, couleur préférée de Baudelaire (p. 7). Dans son poème *Zimska noć* (La Nuit d'hiver) tout est gris (p. 7).

Dans le poème « L'Impression » (p. 9) il écrit la décomposition des êtres. Comme Baudelaire, Rakić cherche aussi dans l'amour un moyen d'évasion de son ennui : « Donne-moi, chérie, ta bouche – pour rester vivant tout en oubliant mon existence – je sens constamment

[1] *Pesme* M. M. Rakića, p. 5-6.

la décomposition de mon être » (p. 9). Ainsi que Baudelaire, Rakić aussi balance entre son Spleen et son Idéal (ses rêves) : « Moi, je me promène éternellement entre un monde de rêves et un monde réel, l'un me persécute comme un bourreau et l'autre me jette des fleurs » (p. 48). La terre lui paraît monotone (*ibid.*).

Dans le *Menuet lugubre* (p. 16-17) il parle de nombreuses tombes bien alignées et aussi de plaies ouvertes et noires comme la nuit. Dans *L'Invitation*, qui en même temps diffère et ressemble au poème de Baudelaire il demande à la nuit qu'elle transporte sa bien-aimée dans des régions de rêve aux brillantes visions, loin des hommes et de la réalité, là où les espoirs sont légers et pures les pensées, puisque les êtres dans la vie se dévorent entre eux comme les vers rongent les cadavres et que sur les immondices sont jetés les rêves » (p. 18).

C'est dans « Les Impressions superficielles » que nous retrouvons un véritable spleen baudelairien : « Des bateaux et des voiles dans une baie pareils à des oiseaux immobiles dans leurs nids. Partout règne le silence. On n'entend que le violon d'un bohémien qui lance vers le ciel des gémissements. On y voit de noirs fantômes (p. 47). Le poète sent que son âme retombe dans des ténèbres de plus en plus épaisses. Son âme est constamment martyrisée par un atroce pessimisme, dans son cœur il sent quelque chose de pourri et il se demande qui va le secourir. Comme Baudelaire il se sent vieux ; « il lui semble avoir plus de cent ans ». La vie lui devient étrangère, il marche triste et seul, tête baissée, plein de pressentiment et d'effroi (p. 30). Chez Rakić c'est sa « pensée » qui le persécute et qui est à l'origine de tous ses maux — une sorte de l'Héautontimorouménos de Rakić — : « Quand le cœur crie, c'est la pensée qui en est coupable. » Quand la nuit tombe, la pensée apparaît comme une bête féroce, elle me saisit et me transporte dans les régions de larmes. Elle m'étouffe. Mes forces sont trop faibles pour anéantir cette avide méduse. C'est elle qui me dirige. Son baiser fait des plaies. Elle broie les os, comme s'ils étaient de verre. » Il se sent vieux avant l'âge. Dans son cœur il n'y a pas de place pour de nouvelles impressions des choses et des êtres : « Ainsi... à tout moment, nous autres jeunes vieux de l'époque la plus moderne nous mourrons bien avant la tombe. »

Il ne faut pas conclure par là que Rakić n'était que baudelairien. Si la lecture de ses poésies nous révèle que les poésies de Baudelaire ont eu sur lui une influence, d'autres éléments français ont également été introduits dans sa poésie, des éléments romantiques et surtout parnassiens.

Josip Tomić.

ŒUVRES D'ÉCRIVAINS FRANÇAIS TRADUITES EN CROATE, MAIS QUI N'ONT JAMAIS ÉTÉ JOUÉES

Le répertoire français du Théâtre national de Zagreb a été l'objet de plusieurs études[1]. Différents auteurs ont analysé le répertoire lui-même, ou bien dressé seulement un inventaire des pièces françaises jouées à des époques différentes sur notre scène.

Au cours de recherches dans les Archives du Théâtre national de Zagreb, nous sommes tombée sur un grand nombre de pièces françaises qui n'ont jamais été jouées sur une des scènes de Zagreb et qui figurent cependant dans les Archives, traduites en croate. Il nous a semblé, d'abord, qu'il s'agissait d'un petit nombre de pièces, mais en fouillant parmi les documents poussiéreux et les catalogues-inventaires, nous avons trouvé plus de 100 pièces de différents auteurs français, traduites en croate et qui n'ont cependant jamais eu la chance d'être portées sur la scène de Zagreb.

Il nous a donc paru intéressant de donner une liste de ces pièces et de rechercher pourquoi la direction du Théâtre les a fait traduire et ne les a jamais laissé représenter. Dans la première partie de notre étude, nous indiquerons dans l'ordre chronologique, d'après

[1] August Šenoa : *Kazališna izvješća* (Chroniques théâtrales), tome I, II, édition de 1934.

Stjepan Miletić : *Hrvatsko glumište* (Le théâtre croate), Tome I, II, Zagreb, 1904.

Mirko Deanović : Le théâtre italien et le théâtre français à Zagreb du moyen âge jusqu'au milieu du XIXe siècle ; *Mélanges, Hauvette*, Paris, 1934.

Ivo Hergešić : La part de l'étranger dans le répertoire du Théâtre National de Zagreb. *Revue de littérature comparée*, nº 1. Paris, 1934.

Slavko Batušić : Le répertoire français du Théâtre de Zagreb. *Annales de l'Institut Français de Zagreb*, 1942-43.

Branko Dzakula : Le répertoire français du Théâtre de Zagreb. *Annales de l'Institut Français de Zagreb*, 1946-47.

Ivana Batušić : Francuski umjetnici na zagrebačkoj pozornici, 1891-1940. Zagreb, 1953. « *Rad* » *Jugoslavenske Akademije Znanosti i umjetnosti*, knjiga 297; Les tournées des acteurs français sur la scène de Zagreb, *Annales de l'Institut Français*, 1952-53.

la date approximative de leur traduction, toutes les pièces françaises que nous avons trouvées dans les Archives du Théâtre traduites, mais non représentées. Dans la deuxième partie nous essaierons de savoir pourquoi certaines de ces pièces n'ont été jamais représentées et quelle est la valeur de la traduction. Nous nous bornerons cependant à quelques pièces dont la valeur littéraire est certaine et qu'il nous a semblé intéressant d'étudier de plus près. Naturellement, nous ne nous sommes pas arrêtée à des pièces contemporaines, comme par exemple celles d'Anouilh qui ont été récemment traduites et seront peut-être représentées un jour.

La plus ancienne liste des manuscrits qui se trouvaient dans les archives du Théâtre a été faite par Dimitrije Demeter et date de la Saison 1865-66. En 1870, August Šenoa, auteur croate, directeur administratif du Théâtre National de Zagreb à cette époque, a dressé lui-même un inventaire intitulé « Popis knjižnice zemaljskog kazališta u Zagrebu » (Inventaire de la bibliothèque du Théâtre National de Zagreb). Dans les Archives du Théâtre on peut trouver le manuscrit original de cet inventaire qui, consciencieusement composé, comprend les rubriques suivantes : numéro de l'inventaire ; nom de la pièce ; son genre ; la pièce est-elle dans sa langue originale ou est-elle traduite ; nom de l'auteur ; nombre des rôles et des actes ; remarques diverses.

Šenoa a inscrit dans son inventaire 402 manuscrits avec toutes les mentions ci-dessus. C'est cet inventaire qui a été recopié dans l'inventaire général dont nous nous sommes servi. En comparant l'inventaire de Šenoa avec le catalogue mentionné nous avons pu constater que toutes les données sont les mêmes. Ce qu'il est intéressant de noter, c'est que cet inventaire de Šenoa a même été imprimé. En 1870, le ban Levin Rauch, dont le peuple croate n'a pas gardé un bon souvenir, a proposé au Sabor croate d'augmenter la subvention du Théâtre de Zagreb pour y créer un opéra permanent. Dans ce but, Rauch a fait publier son exposé qui embrasse les prescritions légales et réglementaires de l'époque et en même temps l'inventaire des meubles, costumes, décors, partitions musicales et, enfin, l'inventaire de la bibliothèque que Šenoa a signé comme directeur administratif. Le nombre des pièces a un peu augmenté. Il y en a 460.

L'inventaire du répertoire français du Théâtre National de Zagreb comprend quatre parties :

1° Pièces jouées en croate de 1840 à 1958;

2° Pièces traduites en croate et non jouées, dont les traductions se trouvent dans les Archives de Théâtre;

3° Pièces jouées par des troupes françaises;

4° Pièces françaises jouées en diverses langues par des troupes étrangères.

Les pièces appartenant aux groupes 1, 2 et 4, pour la période de 1840 à 1940, ont été rassemblées par Slavko Batušić qui en a publié les listes dans les *Annales de l'Institut Français de Zagreb* en 1942. Le deuxième groupe ne comprend dans l'inventaire de M. Batušić que 67 pièces[1]. Nous en avons trouvé 117.

Sur notre liste, nous mentionnons les noms des auteurs français ; mais les vérifications n'ont pas été toujours possibles (Le Brun est Autrichien, tandis qu'Eckermann est Français!). Il n'est donc pas exclu qu'on trouve quelque erreur au sujet de noms aujourd'hui oubliés. Le numéro est celui du catalogue-inventaire dans lequel sont inscrits les titres de toutes les pièces jouées ou non jouées au Théâtre de Zagreb, qu'elles soient d'auteurs du pays, ou d'auteurs étrangers. Il a fallu donc vérifier si la pièce avait été jouée ou non. Si le numéro est suivi de la lettre P[2], cela signifie que la pièce est cataloguée dans le dossier « Pièces non jouées ». Il est à noter cependant que le dossier ne contient qu'une cinquantaine de pièces croates ou étrangères et que le nombre seul des pièces françaises non représentées que nous avons trouvées dépasse la centaine. Le titre de la traduction est suivi, entre parenthèses, du titre original quand on a été en mesure de l'établir. Puis vient le nom de l'auteur, et, à la fin, la date de la traduction. Dans le cas où on n'a pas pu établir la date exacte, on a mis « vers », supposant que cette date pouvait être à peu près exacte, soit d'après le nom du traducteur, soit d'après l'époque de son activité, etc. Si le nom de la pièce est mentionné sans numéro ni autre signe, cela signifie que la pièce se trouve dans les Archives, mais qu'elle n'est enregistrée ni dans le catalogue, ni dans le dossier.

Puisque nous donnons la liste des pièces par ordre chronologique, nous avons classé à part les pièces dont il n'a pas été possible de découvrir la date de traduction, soit que le traducteur soit inconnu, soit que la date d'introduction de la pièce dans notre pays soit inconnue.

I

(1) 7 Djevojačka borda, ili Dvoboj za ljubav (...) Eugène Scribe et Ernest Legouvé. Tr. Milan Vidulović 1854.

(2) P 71 Neutješivi (Les portraits de la Marquise) Octave Feuillet. Tr. Adela Kamenic vers 1860.

[1] Quelques-unes de ces pièces ont été représentées après 1942.

[2] P — prijevod (traduction).

(3) 197 Neodoljiva strast (...) Eugène Scribe et Varner (?) Tr. inconnu. 1863.
(4) 282 Prinudjeno privoljenje (...) Guyot de Merville Tr. Drnički 1864.
(5) 213 Priznanje ili 213 članak gradjanskog zakona (...) Adolphe Dennery et Adolphe Lemoine. Tr. inconnu 1864.
(6) 275 Novi Don Quichotte (...) A. Beyen (?) Tr. Špiro Dimitrović 1865.
(7) Pariški Prnjar (Le Chiffonnier de Paris) Félix Pyat. Tr. Adam Mandrović 1868.
(8) 424 Ljubice (...) H. Thiery Tr. Franjo Šuller 1868.
(9) 415 Iz prošlosti (...) Eugène Verconsin et Lesbazeilles. Tr. inconnu 1869.
(10) 550 Zlatan pas (Ceinture dorée) Émile Augier. Tr. inconnu 1870.
(11) P30 Željezna krabulja (Homme au masque de fer) Arthur Arnould et Édouard Fournier. Tr. A. Javand vers 1870.
(12) 452 Osvjestila se (...) Louis Leroy et Régnier. Tr. L. Vukotinović 1870.
(13) P58 Luda je (...) Mélesville dit Duvrier (A.-H.-J.) Tr. Adela Kamenic vers 1874.
(14) 461 Markez Villemer (Marquis de Villemer) Jules Sandeau, adaptation attribuée à George Sand elle-même V. Larousse. Tr. Petar Brani 1872.
(15) 594 Urote ili Bertrand i Raton (Bertrand et Raton) Eugène Scribe. Tr. Falkner 1873.
(16) Siedi vlas (Le cheveu blanc) Octave Feuillet. Tr. Edo Zvonimir Asanger vers 1875.
(17) Kapetanovi Dušmani (Les bêtes noires du Capitaine) P. Colieres. Tr. M. Zoričić 1875.
(18) 653 Krvnikov sin, ili Bertran mornar (Bertran le matelot) Joseph Bouchardy. Tr. Adela Kamenic 1876.
(19) 659 Stari neženja, Bećar (...) Octave Feuillet. Tr. inconnu 1876.
(20) 705 Čvrčak kod mrava (La cigale chez les fourmis) Ernest Legouvé. Tr. Josip Prigl. 1878.
(21) 715 Knjiga III. Poglavlje I. (Livre III, Chapitre I) E. Pierron et Laffarière. Tr. inconnu 1878.
(22) 742 Nova ljubav (Le nouvel amour) Alphonse Daudet et Gottlieb Ritter. Tr. inconnu 1868.
(23) 788 Nezakoniti si (Le Fils illégitime) A. Dumas Fils. Tr. inconnu 1879.
(24) 744 Pobjegoše (...) Alfred Hennequin et Henri Bocage. Tr. Hugo Badalić 1879.

(25) P57 Vragoljasta služinčad (...) Eugène Scribe. Tr. Andrija Longhino vers 1881.
(26) 1012 Mržnja (La Haine) Victorien Sardou. Tr. inconnu 1883.
(27) 889 Seviljski brijač (Le barbier de Séville) Pierre-Augustin Beaumarchais. Tr. inconnu, 1884, 1940 Slavko Batušić.
(28) 504 Što ja volim što li opačim (...) Octave Feuillet. Tr. Ivan Trnski vers 1886.
(29) 976 Svijet koji se zabavlja (Le monde où l'on s'amuse) Edmond Pailleron. Tr. Aleksandar Herzog vers 1887.
(30) 920 Chamillac (...) Octave Feuillet. Tr. Ivan Švrljuga 1887.
(31) 940 Hir (Un caprice) Alfred de Musset. Tr. inconnu 1887.
(32) 992 Moja rodjakinja (...) Henry Meilhac. Tr. inconnu 1893.
(33) 1035 Čiča Samuilo (Père Samuilo) Victorien Sardou. Tr. Milovan Glišić 1894.
(34) 1148 Pustolovka (L'aventurière) Émile Augier. Tr. Milan Andrić 1897.
(35) 1173 Tri žene u jedemput (...) Eugène Scribe. Tr. Vaclav Antun 1899.
(36) 1220 Bujica (Le torrent) Maurice Donnay. Tr. Ivan Švrljuga 1900.
(37) P9 Hoćeš Nećeš (L'assaut) Hubert de Vignes. Tr. Ivan Krnic vers 1900.
(38) Trka s buktijom (La course au flambeau) Paul Hervieu. Tr. Ivan Krnic vers 1900.
(39) P5 Gospodin Badin (M. Badin) Georges Courteline. Tr. Ivan Krnic vers 1900.
(40) 1523 Dragana (La petite amie) Eugène Brieux Tr. inconnu vers 1908.
(41) 1522 Pamela (...) Victorien Sardou. Tr. inconnu, vers 1908.
(42) P55 Tosca (La Tosca) Victorien Sardou. Tr. Bogoljub Rucović vers 1909.
(43) 1570 Gavrani (Les Corbeaux) Henri Becque. Tr. inconnu 1909.
(44) Faunov podsmjeh (Le sourire du Faune) André Rivoire. Tr. Ivo Vojnović, vers 1910.
(45) 1820 Karuce svetog Otajstva (Le carrosse du Saint-Sacrement) Prosper Mérimée. Tr. Arthur Schneider, vers 1912.
(46) 2470 San u dvoje (...) Sacha Guitry. Tr. Ksenija Treščec, vers 1920.
(47) 2370 Škola za žene (L'École des femmes) Molière. Tr. Iso Velikanović, vers 1920.
(48) 1639 Marquis de Priola (Le Marquis de Priola) Henri Lavedan. Tr. Arthur Schneider, vers 1920.

(49) Lorenzaccio (Alfred de Musset) Tr. Iso Velikanović, vers 1922.
(50) Vjetrogonja (Le prince charmant) Tristan Bernard. Tr. Vladimir Treščec, vers 1921.
(51) Kukati (...) Valentine et André Jager-Schmidt. Tr. Ivo Šrepel 1921.
(52) Privremena sloboda (Liberté provisoire) Michel Durand. Tr. Vladeta Dragutinović, vers 1925.
(53) 1835 Ribar sjena (Le pêcheur d'ombres) Jean Sarment. Tr. Božidar Zajčić, 1921.
(54) 1831 Prošlost (Le Passé) Georges Porto-Riche. Tr. Milan Begović 1925.
(55) Kiki (Kiki) André Picard. Tr. inconnu, vers 1925.
(56) 2626 Živio Boulbasse (...) Regis Gignoux. Tr. Jakša Sedmak, vers 1925.
(57) P87 Plamen (La Flamme) Charles Méré. Tr. Milan Begović vers 1927.
(58) Slomljena krila (Les ailes brisées) Pierre Wolf. Tr. Milan Begović, vers 1928.
(59) Mama Nicole (Maman Nicole) Jacques Bosquet et Paul Armand. Tr. Josip Kulundžić vers 1928.
(60) Malborough ide na vojnu (Malborough s'en va-t-en guerre) Marcel Achard, Tr. Josip Kulundzić, vers 1928.
(61) P145 Novo Božanstvo (La nouvelle idole) François de Curel. Tr. Mate Grković, vers 1930.
(62) 1541 Djevičanski brak (Mariage blanc) Jules Lemaître. Tr. Dušan L. Djokić, vers 1929.
(63) P139 Žena u punoj snazi (La femme en fleurs) Amiel Deny. Tr. Vladeta Dragutinović, vers 1939.
(64) Ginettes bar (...) Maurice Hennequin et Pierre Veber. Tr. Ivo Šrepel, vers 1930.
(65) 2102 Chotard et Cie (...) Roger Ferdinand. Tr. Ksenija Treščec, vers 1930.
(66) Upravo isašlo (Vient de paraître) Édouard Bourdet, Tr. Ivo Šrepel, vers 1930.
(67) Sunčev ručak (Un déjeuner de soleil) André Birabeau. Tr. Ivos Šrepel, vers 1930.
(68) P142 Toulon, Bloch Jean Richard. Tr. Božena Begović, vers 1930.
(69) P182 Bilo je sudjeno (Nicole) André-Claude Puget. Tr. Vojmir Rabadan, vers 1930.
(70) 2401 Ljubomora (Jalousie) Sacha Guitry. Tr. Slavko Batušić, vers 1930.

(71) I ja bih u cirkus (Voulez-vous jouer avec moi?) Marcel Achard. Tr. Ivo Šrepel, vers 1930.
(72) Ljubljeni Leopold (Léopold le bien-aimé) Jean Sarment. Tr. Slavko Batušić, 1931.
(73) Samun (Le Simoun) H.-R. Lenormand. Tr. Ivo Šrepel, vers 1930.
(74) Ljubavnik srca (L'amant du cœur) Louis Verneuil. Tr. Mate Grković, vers 1931.
(75) 2167 Rivijera (Côte d'Azur) André Birabeau et Georges Dolley. Tr. Branko Gavella, 1931.
(76) P105 Robert i Marijana (Robert et Marianne) Paul Géraldy. Tr. Vladeta Dragutinović, vers 1935
(77) 2402 Asmodée (François Mauriac) Tr. Božena Begović, vers 1935.
(78) 2392 Žena mog života (La femme de ma vie) Tr. inconnu, vers 1935.
(79) Talac (L'otage) Paul Claudel. Tr. Slavko Batušić, 1939.
(80) 1454 Gospodin Lamberthier (Monsieur Lamberthier) Louis Verneuil. Tr. inconnu, vers 1940.
(81) 2550 300 metara nad morem (...) Julien Luchaire. Tr. Manja Figenwald, 1945.
(82) Zavaravanje (Les fausses confidences) Pierre Marivaux. Tr. Vlado Habunek, vers 1945.
(83) 2638 Pokus, ili zakašnjena ljubav (La répétition ou l'amour puni) Jean Anouilh. Tr. Kosta Spaić, 1952.
(84) P213 Ševa (L'Alouette) Jean Anouilh. Tr. Mate Grković, 1955.

II

(85) 827 Suprugom za nauku (École des maris) Molière. Tr. inconnu. Vers 1920 traduit de nouveau par Iso Velikanović.
(86) 1456 Brigitin miraz (La dot de Brigitte) Paul Ferrier et Antoine Mars. Tr. Arnošt Grund et Hugo Badalić, date inconnue.
(87) 1781 Mleci (Venise) Robert de Flers et Gustave-Armand Caillavet. Tr. Milutin Cihlar, date inconnue.
(88) 1460 Aglavena i Selizeta (Aglavine et Sélysette) Maurice Maeterlinck. Tr. Nina Vavra, date inconnue.
(89) 1857 Sapho (Alphonse Daudet) Tr. Mihovil Kombol, date inconnue.
(90) Andromaha (Andromaque) Jean-Baptiste Racine. Tr. Iso Velikanović, date inconnue.

(91) Onaj stari (Le vieil homme) Georges Porto-Riche. Tr. Kosta Luković, date inconnue.
(92) 1842 Susjedov žar (Le feu du voisin) Francis de Croissel. Tr. inconnu, date inconnue.
(93) 2247 Na suncu instinkta (Au soleil de l'instinct) Paul Raynal. Tr. inconnu, date inconnue.
(94) Banko (Banco) Alfred Savoir. Tr. Dragoslav Ilić, date inconnue.
(95) Čovjek bez zvanja i zanimanja (Un jeune homme qui ne fait rien) Ernest Legouvé. Tr. Josip Prigl, date inconnue.
(96) P54 Suzana (...) Alphonse Daudet et Manuel. Tr. Slavoj Marik, date inconnue.
(97) P13 Lov na žene sa zaprekama (...) Victorien Sardou. Tr. inconnu, date inconnue.
(98) P89 Jankejske pustolovine (...) Victorien Sardou. Tr. inconnu, date inconnue.
(99) P83 Moderni svijet, ili Opsjeniti sramotu (...) Eugène Labiche. Tr. inconnu, date inconnue.
(100) P86 Razdražljivi gospodin (...) Eugène Labiche et Michel Marc. Tr. inconnu, date inconnue.
(101) P147 Gospodjica Belle-Isle (...) A. Dumas. Tr. inconnu, date inconnue.
(102) P56 Tajna strast (La passion secrète) Eugène Scribe. Tr. inconnu, date inconnue.
(103) Tajnik i kuhač (...) Eugène Scribe. Tr. inconnu, date inconnue.
(104) Viktor (...) Eugène Scribe et Émile Moreau. Tr. Šišman Farkaš, date inconnue.
(105) P14 Pokojnik (...) Herzenskorn d'après E. Scribe et E. Moreau, Tr. inconnu, date inconnue.
(106) P95 Ezop (...) Théodore de Banville. Tr. Vladimir Stanimirović, date inconnue.
(107) P12 Trinaestoro za stolom (...) Lemercier et Neuville. Tr. inconnu, date inconnue.
(108) 1576 Kralj (...) Robert Flers et Gustave Caillavet. Tr. inconnu, date inconnue.
(109) P61 Papa (...) Robert Flers et Gustave Caillavet, Tr. inconnu, date inconnue.
(110) 1563 Vepar (Le sanglier) Maurice Soulié. Tr. N. Špun, date inconnue.
(111) Povratak iz Jeruzalema (Le retour de Jérusalem) Maurice Donnay. Tr. inconnu, date inconnue.
(112) Zaslijepljeno srce (Le cœur ébloui) Lucien Descaves. Tr. Slavko Batušić, date inconnue.

113) P173 Hôtel de commerce, Guy de Maupassant. Tr. Bora Hanska, date inconnue.
(114) Mala kavana (Le petit café) Tristan Bernard. Tr. inconnu, date inconnue.
(115) P22 Knjeginja Maleine (La princesse Maleine) Maurice Maeterlinck. Tr. inconnu, date inconnue.
(116) Razvratnik rupičavac (M. Le Trouhadec saisi par la débauche) Jules Romains. Tr. Josip Kulundžić, date inconnue.
(117) Pasteur, Sacha Guitry. Tr. inconnu, date inconnue.
(118) Buco (Biche) Jean de Letraz. Tr. Milutin Stojanović, date inconnue.

« Le Barbier de Séville », comédie de Caron de Beaumarchais, jouée pour la première fois à Paris en 1775, n'a pas été représentée à Zagreb. Dans les archives du Théâtre National de Zagreb nous en avons trouvé cependant deux traductions : l'une qui date de 1884, manuscrite, l'autre imprimée en 1946. Le traducteur de la première est inconnu ; celui de la deuxième est Slavko Batušić, dont la traduction a paru dans l'édition « Le Théâtre classique », « Zora », Zagreb, suivie en 1947 par la traduction du « Mariage de Figaro », jouée pour la première fois sur la scène croate en 1899, imprimée seulement après la deuxième guerre mondiale.

La première traduction du *Barbier de Séville*, à laquelle nous avons consacré une étude spéciale, est restée jusqu'aujourd'hui inconnue du public. On peut supposer que le traducteur s'est servi de la traduction allemande de la pièce de Beaumarchais [1], ce qu'on constate du reste pour un grand nombre de pièces françaises jouées chez nous. Le répertoire français, si abondant avant la première guerre mondiale, est parvenu à Zagreb par l'intermédiaire des impresarii autrichiens.

Presque toute l'activité théâtrale de Zagreb était, à cette époque, fortement rattachée à Vienne et il n'existait presque pas de liens directs entre les théâtres français et le théâtre croate. Comme Zagreb faisait partie de la monarchie austro-hongroise, il était tout naturel que les yeux des hommes de théâtre fussent orientés vers Vienne, comme il est d'ailleurs possible de le constater pour toutes les autres manifestations artistiques et culturelles.

Un contact plus étroit entre le théâtre zagrébois et le théâtre parisien n'a été établi en vérité que par Stjepan Miletić, qui en 1894 fit une visite à Paris et y séjourna assez longtemps.

Bien qu'un grand nombre de pièces françaises aient été à cette

[1] Traduit par Max Koesling, Leipzig, s. a. Verlag von Philipp Reclam.

époque traduites de l'allemand, parce qu'il y avait peu de gens qui connaissaient suffisamment le français, la traduction du *Barbier* nous a fait cependant hésiter. En l'analysant minutieusement, nous avons rencontré des passages pour lesquels il nous a semblé hors de doute que la traduction avait été faite d'après le texte allemand. Mais, au contraire, il y a des endroits où nous avons eu des doutes, car le texte du traducteur croate ne suit pas exactement le texte allemand, mais sa traduction correspond tout à fait à l'original français.

Nous avons donc rassemblé ici quelques exemples typiques qui nous permettent de conclure que le traducteur avait sous les yeux les deux textes, le français et l'allemand, et que n'ayant probablement pas assez de confiance dans sa connaissance du français, il consultait les deux textes avant de fixer la version croate.

Les textes suivants nous prouveront d'abord que le traducteur a dû se servir du texte allemand [1] :

Acte Ier, scène 11.

Texte français :

Le Comte : Viens donc malheureux! *tu me perds.*

Texte allemand :

So komme doch, Unglücksmensch, *sonst ist alles verloren*!

Traduction croate :

Hajde nesretniče, *inače je sve propalo*!

Traduction de M. Batušić :

Pozuri nesretniče! *Ti, ćeš me upropastiti* [2]!

Scène 4.

Texte français :

Le Comte : Apprends que le hasard m'a fait rencontrer au Prado, il y a six mois, une jeune personne *d'une beauté*!

Texte allemand :

So höre denn, dass ich durch Zufall im Prado vor sechs Monaten einem jungen Mädchen begegnete, *so schön*!

Traduction croate :

Dobro, dobro! Znaj, dakle i to da sam slučajno u Pradu sastao prije šest mjeseci neku mladu djevojku *veoma lijepu*!

[1] Nous n'avons choisi dans les deux cas que quelques exemples qui nous ont paru les plus typiques.

[2] Nous ne citerons plus les exemples de la traduction croate de S. Batušić, pnisqu'il s'agit d'une bonne traduction qui suit de près l'original français.

Scène 9.

Texte français :

Rosine : Faites mieux, murez les fenêtres tout d'un coup. D'une *prison* à un *cachot* la différence est si peu de chose!

Traduction allemande :

Lassen Sie doch lieber di Fenster gleich zumauern! Zwischen *Kerker* und *Gruft* ist kein grosser Unterschied!

Traduction croate :

Bolje ćete učiniti ako odmah sazidate sve prozore. Medju *grobom* i *zatvorom* vrlo je neznatna razlika.

Scène 4.

Texte français :

Bartolo : Où étais-tu, *peste d'étourdi...*

Traduction allemande :

Wo warst du *Schlafmütze*?

Traduction croate :

Gdje si bio *pospanče*?

Scène 8 :

Texte français :

Bartolo : Singulier moyen de *se défaire d'un homme*!

Traduction allemande :

Das ist ein einziges *Mittel, sich einem Menschen vom Halse zu schaffen*!

Traduction croate :

Čudnovata li *sredstva čovjeka ovako s vrata skinut*!

Acte IV, scène 8.

Texte français :

Le Comte : *Mademoiselle* est noble et belle...

Traduction allemande :

Die Signora ist edel und schön...

Traduction croate :

Signora je plemenita i lijepa...

Et maintenant quelques exemples d'après lesquels nous devons conclure que le traducteur, dont nous ne connaissons que les deux initiales L. Z., a dû avoir sous les yeux aussi l'original français qu'il a consulté tout en se servant abondamment de la traduction allemande.

Acte II, scène 4.

Texte français :

Bartolo : Ah! Malédiction! l'enragé, *le scélérat corsaire* de Figaro.

Traduction allemande :

Der Teufel hole den *verfluchten Spitzbuden*, den Figaro!

Traduction croate :

Ah! prokletstvo! taj *gusarski obješenjak* Figaro!

Scène 3.

Texte français :

Le Comte : Ouf! *Que ce diable d'homme est rude à manier!... Je me voyais mentir ; cela me donnait un air plat et gauche...*

Traduction allemande :

Uf! Was ist das für ein grober Satan! *Ich sah mich lügen, es gab mir ein plumpes und linkisches Aussehen...*

Traduction croate :

Ali je teško toga čovjeka zavesti. Pa kada sam onako lagao, mora da sam izgledao vrlo smješan i nespretan...

Acte IV, scène 1re

Texte français :

Bartolo : Ce que *vous dites* est-il possible ?

Traduction allemande :

Ist das möglich ?

Traduction croate :

Jeli to moguće *što vi kažete* ?

Scène 2.

Texte français :

Bartolo : ...puisque vous n'êtes pas encore *rentrée dans votre appartement...*

Traduction allemande :

da du noch nicht *schlafen* gegangen bist...

Traduction croate :

vi još niste *otišli u vašu sobu...*

Scène 8.

Texte français :

Bartolo : ...arrêtez tout le monde! J'en tiens un *au collet.*

Traduction allemande :

Arretiert Alle! Einen halte ich beim *Kragen.*

Traduction croate :
Jednoga sam uhvatio *za vrat.*

Et voilà que ce *Barbier* dont la traduction n'est pas plus mauvaise que celles de toutes les autres pièces françaises traduites à cette époque, n'a jamais été représenté à Zagreb. Il est certain que l'opéra de Rossini, avec le texte de Beaumarchais, joué pour la première fois en 1859 en italien dans le vieux théâtre de la place Saint-Marc, repris en 1874 en croate et resté depuis au répertoire, avait plus de chance d'attirer le public par sa musique pleine de verve que la comédie de Beaumarchais. La Direction du théâtre n'a donc pas jugé nécessaire de faire jouer la comédie en prose à côté de l'opéra.

Lorenzaccio, drame d'Alfred de Musset, écrit en 1834, fut traduit en 1922 par Ivo Vojnović, auteur dramatique croate, originaire de Dubrovnik. Le manuscrit de cette pièce, document précieux, écrit de la main du traducteur, est accompagné d'une lettre qu'Ivo Vojnović adresse à l'administrateur du Théâtre en le priant de faire recopier son manuscrit en deux exemplaires et de lui en envoyer un qu'il fera imprimer, tandis que l'autre restera pour les besoins du Théâtre.

Ivo Vojnović appelle *Lorenzaccio* « la plus belle des tragédies de Shakespeare ». Comme le Théâtre de Zagreb possède un Lorenzaccio idéal dans le personnage de l'acteur Ivo Raić, comme le dit Vojnović dans sa lettre, il est sûr que la pièce devra être jouée. D'après l'opinion du traducteur croate, les Français mêmes ne possèdent pas un Lorenzaccio comme le Lorenzaccio croate. La preuve en est que ce rôle fut joué en France par Sarah Bernhardt et Suzanne Desprès, deux grandes actrices à jamais célèbres.

Vojnović donne aussi dans sa lettre des conseils à l'administrateur en lui suggérant que certaines scènes, importantes seulement au point de vue historique, pourraient être supprimées et il termine sa lettre en qualifiant *Lorenzaccio* de reconstruction géniale de la Renaissance italienne.

Nous avons feuilleté les pages jaunies de ce manuscrit, qui est la preuve d'un travail sérieux et consciencieux. La valeur poétique et dramatique de la VIe scène du Ier acte, par exemple (nous pourrions citer un nombre infini de tels exemples) révèle l'âme poétique du traducteur qui ne se contente pas seulement de rendre clairement le texte français, mais qui cherche à donner à cette prose une allure poétique. Il suit l'original de près, n'omet rien et laisse au metteur en scène la liberté de raccourcir la pièce d'après sa propre opinion.

Si Ivo Vojnović n'a pas toujours réussi à traduire cet entrain

poétique propre à Musset, il nous semble qu'il ne faut pas l'en blâmer, car Musset a mis dans ce drame en prose tant de valeur poétique et de musique expressive qu'il est sans doute impossible de les conserver dans une autre langue que l'original.

Bien que la Direction du Théâtre ait eu cette traduction, bien qu'elle ait possédé un Lorenzaccio idéal, la pièce n'a jamais été ni jouée, ni imprimée. Quelle en est la cause? Le secret est resté enseveli dans cette histoire souvent mystérieuse d'un art qui disparaît si souvent avec celui qui l'a créé.

Le Carrosse du Saint-Sacrement de Prosper Mérimée fut traduit par Arthur Schneider à la veille de la première guerre mondiale, A. Schneider, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Zagreb, a traduit un assez grand nombre de pièces françaises[1] dont la plupart ont été jouées. *Le Marquis de Priola* d'Henri Lavedan et *Le Carosse du Saint-Sacrement* n'ont jamais été joués par des acteurs zagrébois, tandis que les deux pièces ont été représentées à Zagreb par des troupes françaises, la première en 1912 avec Le Bargy dans le rôle principal, la deuxième en 1940, lors de la visite de la Comédie-Française à Zagreb.

En analysant les critiques qui ont été publiées à l'occasion de la tournée de la Comédie-Française à Zagreb qui toutes parlent en termes très flatteurs de la représentation d'*Andromaque* et de celle du *Carrosse*, nous mettons à part celle du journal clérico-fasciste « Hrvatska Straža » qui attaque très sévèrement la pièce de Mérimée ; connaissant le rôle significatif que l'Église avait avant la Libération, nous pouvons facilement deviner pourquoi la Direction du Théâtre National de Zagreb n'a pas osé mettre au répertoire la pièce de Mérimée. « Cette comédie banale et impertinente », comme la juge le critique croate Ljubomir Maraković (*Hrvatska Straža*, du 15 mars 1940) « dans laquelle le blasphème va si loin que le carrosse donné par le vice-roi à son amante fut donné par celle-ci à l'évêque pour servir aux prêtres qui iraient porter les derniers sacrements aux moribonds, est sans aucune valeur littéraire. »

La traduction elle-même ne mérite aucun éloge. Elle est maladroite, pleine d'expressions vieillies et depuis longtemps bannies

[1] Pierre Berton et Charles Simon : *Zaza* (1899).
Charles Lecocq : *Giroflé-Girofla* (1899).
Charles Lecocq : *La fille de Mme Angot* (1900).
J.-R Planche : *Obéron* (1901).
Fernand Crommelynk : *Le cocu magnifique* (1924).
Henri Ghéon : *Le pauvre sous l'escalier* (1926).
Charles Vildrac : *Le paquebot Tenacity* (date inconnue).
Henri Lavedan : *Le Marquis de Priola* (1920).

de la langue croate. Il est peut-être bon que le souvenir que nous avons gardé de la pièce de Mérimée, cet exemple rare d'un théâtre classique moderne, un des triomphes du Vieux Colombier, soit celui d'une comédie pleine de verve et de mouvement dans un décor multicolore avec de riches costumes et le jeu parfait des comédiens français.

Nous avons été vraiment surprise de trouver parmi les pièces françaises non jouées *Les Corbeaux* d'Henri Becque, ce chef-d'œuvre du théâtre naturaliste, pièce importante à son époque, mais qui a perdu aujourd'hui l'éclat brillant d'une grande œuvre théâtrale. Il est incontestable que *Les Corbeaux*, lors de leur première à la Comédie-Française, le 15 septembre 1882, eurent une valeur de manifeste presque égale à celle d'*Hernani* cinquante ans auparavant. Il y avait cependant une différence, mais cette différence est significative. Le romantisme avait gagné la bataille avec *Hernani* ; pas pour longtemps, mais il l'avait gagnée ; tandis que celle du naturalisme restait fort indécise. Le sort de Becque dans la Maison de Molière fut bien triste. Après une première mouvementée, au cours de laquelle Georges Ohnet avait donné le signal des protestations, le fameux public distingué des « mardis » du Français siffla la scandaleuse pièce d'Henri Becque qui eût peut-être connu un autre sort sur les boulevards.

Le Théâtre Libre, comme tant d'œuvres de combat, n'avait pas duré. Sarcey, le grand critique de l'époque, ennemi d'Antoine et de toute nouveauté, restait fidèle à la tradition et menait une lutte acharnée contre le naturalisme. La fortune de tous les auteurs qui essaient du théâtre, celle de Curel, de Brieux, de Porto-Riche, de Courteline et de Renard, est très différente. Et tandis que Perrin rassemble une troupe parfaite dans le Théâtre Français, l'art dramatique, qui, à cette époque, n'a pas atteint la plus grande gloire dans l'histoire du théâtre français, a pourtant essayé énergiquement de se frayer un chemin vers un théâtre moderne et a lutté contre la comédie banale des théâtres des boulevards et la reprise perpétuelle des pièces classiques.

L'inventaire du répertoire français du Théâtre de Zagreb nous montre que notre théâtre était tout à fait au courant du répertoire français. On a joué Becque (*La Parisienne*), Hervieux (*La Loi de l'homme*), Lavedan (*Le Duel*), Porto-Riche (*L'Amoureuse*), quelques pièces de Bataille, de Courteline et de Feydeau, tous les représentants français de l'art réaliste et naturaliste. Il n'est donc nullement étonnant que la Direction du Théâtre de Zagreb ait accepté aussi la traduction des *Corbeaux* de Becque, d'autant plus que *La Parisienne*, beaucoup plus audacieuse aux yeux des

bourgeois zagrébois, fut jouée à deux reprises, en 1901 et en 1913.

La traduction des *Corbeaux* date du 25 août 1909. Son traducteur est inconnu. Le 6 juin 1909, le Théâtre de Zagreb passe de la compétence du département des Affaires Intérieures à celle de l'Instruction Publique. Cet acte rendait clair, même au point de vue administratif, que le théâtre croate était une institution culturelle et éducative. Quelques jours avant cette date mémorable, Vladimir Treščec fut nommé administrateur général du Théâtre de Zagreb. Treščec fut comme Miletić un grand ami de la culture française. Connu du public déjà comme traducteur de pièces françaises, il a séjourné, avant d'aborder sa carrière théâtrale, plusieurs fois à Paris, où il s'était, comme son ami Miletić, voué à l'étude du théâtre français. Il est probable que Treščec a vu la représentation des *Corbeaux* à Paris, ou du moins, il est sûr qu'il la connaissait bien, ainsi que le reste du répertoire français de cette époque.

Nous devons aussi remercier Milica Mihičić, une des meilleures actrices du théâtre de Zagreb, de ce que le répertoire français a été si abondant et si bien interprété à cette époque. Mme Mihičić, qui connaissait la langue et la littérature françaises, fit plusieurs voyages à Paris et fut aussi traductrice de pièces françaises. Ce fut une des rares actrices de la vieille « garde » à rejeter le genre pathétique du Bourgtheatre viennois, surtout dans les pièces modernes qui tendent vers le naturel et le réalisme. C'est elle qui a apporté sur la scène du théâtre de Zagreb une conversation naturelle comme elle l'avait entendue à Paris, et par son interprétation du salon français, elle obtint la première victoire du réalisme sur notre scène [1].

Ainsi nous avons eu à cette époque une interprète idéale pour le salon français et nous possédions une bonne traduction de la pièce de Becque. Cette traduction a dû être faite par un Serbe parce que la langue est pleine de serbismes. L'impératif avec la conjonction « da » ...ajde da odredimo..., l'indicatif présent avec la même conjonction à la place de l'infinitif ...ako ima šta da kaže..., le futur écrit avec l'auxiliaire en un seul mot ...prodaću, et un grand nombre de mots typiquement serbes comme ...stomak, ajde, gojaznost, uyopšte, tandis que la différence entre « je » « ije » et « e », n'est pas rigoureuse. Comme le « ije » et le « je » sont beaucoup plus employés que le « e », il est à supposer que c'est une traduction faite pour le théâtre de Belgrade mal adaptée pour la scène croate.

Tout était donc prêt pour représenter *Les Corbeaux*. Une traduction dont la majorité des serbismes ont été cependant

[1] Milica Mihičič, *Scena* 1951 (article publié par Josip Horvat).

remplacés par les expressions et constructions croates, un administrateur qui encourageait le théâtre français, une interprète idéale pour le salon parisien. Pourquoi *Les Corbeaux* n'eurent-ils jamais la chance de paraître sur la scène croate ? Tout fait croire que Mme Mihičić, à qui fut attribué le rôle de Mme Vigneron, fait que nous avons pu constater, n'a pas consenti à interpréter le rôle d'une mère de quatre enfants, qui avait déjà dépassé la quarantaine. Bien que Mme Mihičić eût à cette époque 45 ans, elle enthousiasmait encore le public dans ses rôles de jeunes coquettes et de femmes pleines de séduction. La Zaza, la Clotilde, l'héroïne de Bordeaux ou de Bernstein n'a donc pas voulu jouer le rôle de Mme Vigneron, femme sans charme ni séduction.

L'inventaire que nous venons de donner n'est, à vrai dire, pas une bibliographie, car toutes ces traductions de pièces françaises, n'ont jamais paru en librairie, sauf le *Barbier de Séville*. Le même fait est à constater pour les pièces traduites et jouées, dont un nombre minime a été imprimé. Le présent inventaire, comme celui qui a été publié par Slavko Batušić dans les *Annales de l'Institut Français de Zagreb* en 1942, nous montre quelle fut la part des auteurs français dans le répertoire du Théâtre National de Zagreb. Jusqu'en 1940, 553 pièces françaises ont été jouées. Pendant la guerre, le répertoire français a été presque oublié, pour être repris immédiatement après la Libération et continué jusqu'à l'époque actuelle.

Depuis la période ancienne, c'est-à-dire depuis 1840, époque à laquelle on a commencé à jouer en croate, sur la scène de Zagreb, les auteurs français ont occupé une grande place dans le répertoire zagrébois. Ce répertoire a été le plus riche vers 1900, date de la floraison du théâtre des boulevards, de ces pièces sentimentales et gaies à la fois, que nous regardons aujourd'hui avec un certain mépris, mais qui, à cette époque, ont fait cependant le tour du monde. Le répertoire français fut aussi riche vers 1930, époque des « comédies de salon », genre en vogue entre les deux guerres. L'époque contemporaine nous prouve que le théâtre de Zagreb reste fidèle à sa tradition, car à côté d'Anouilh ou de Giraudoux, nous avons déjà eu de magnifiques soirées dues à quelques-uns des représentants les plus modernes du théâtre français, notamment Sartre et Ionesco.

Les traducteurs de l'époque ancienne se sont servis pour la plupart de traductions allemandes ; ceux d'entre les deux guerres et ceux d'aujourd'hui de l'original français, très souvent parvenu jusqu'à nous dans la *Petite Illustration* et il n'y a presque pas eu de pièce intéressante, parue dans cette édition, qui n'ait été

traduite. Comme depuis le début du siècle nos hommes de théâtre ont fait des voyages fréquents à Paris, il est tout à fait naturel que toute nouveauté parisienne qui a attiré leur attention ait été apportée à Zagreb et jouée.

Les noms des traducteurs nous montrent qu'ils ont été recrutés pour la plupart parmi ceux qui se sont occupés de théâtre, soit comme acteurs, metteurs en scène, soit comme critiques ou hommes de lettres croates orientés vers la littérature française. Tandis qu'avant la première guerre mondiale, les traductions ont souvent été faites à la hâte, (le public de Zagreb, qui ne comptait alors que 80 000 habitants, demandait sans cesse des nouveautés, et il fallait travailler vite pour le satisfaire), celles d'après la guerre sont souvent très bonnes. N'oublions pas de mentionner qu'avant 1912, il y a eu un traducteur excellent, Nikola Andrić, conseiller technique à l'époque de Miletić, connaisseur parfait du français, dont les traductions sont restées jusqu'aujourd'hui l'exemple d'un travail solide et bien fait. Miletić lui-même s'est essayé dans l'art de traduire sur deux pièces de Labiche, mais elles n'ont pas été représentées

Pourquoi certaines pièces ont été traduites et non jouées, il est difficile aujourd'hui de l'indiquer avec certitude. Parfois des difficultés objectives, mais souvent un malentendu entre la Direction du Théâtre et les protagonistes, une querelle entre les interprètes, les goûts différents des directeurs qui ont souvent changé ; et parfois, c'est quand la pièce était traduite, qu'on s'apercevait que sa valeur littéraire était minime et qu'il ne valait pas la peine de la représenter. Cependant on se demande pourquoi des pièces bien traduites, qui avaient eu du succès à Paris, qui possédaient une valeur littéraire, n'ont jamais eu la chance d'être jouées chez nous.

Il arrive que certaines traductions de pièces qui n'ont pas été jouées et qui se trouvent dans les archives du Théâtre, n'ont pas été commandées par la Direction du Théâtre de Zagreb. Parfois un traducteur, agissant de sa propre initiative, a offert sa traduction à la Direction, qui l'a acceptée, mais n'a pu la faire jouer.

D'autre part, un assez grand nombre de traductions ont été envoyées de Belgrade. Les pièces ont été traduites pour les théâtres de Belgrade et le traducteur a alors essayé de placer sa traduction à Zagreb. Parfois il a réussi, parfois non.

De toutes ces constatations il ressort que des liens entre le théâtre français et le théâtre croate existent depuis longtemps, soit par la place que le répertoire français a occupée dans celui du théâtre de Zagreb, soit par des tournées étrangères qui ont à plusieurs reprises visité notre ville.

Ivana Batušić.

BIBLIOGRAPHIE

STUDIA ROMANICA ET ANGLICA ZAGREBIENSIA

C'est le titre actuel d'une publication paraissant, deux fois par an, sous les auspices de la Faculté de Philosophie de l'Université de Zagreb. Commencée en 1956, sur l'initiative des professeurs M. Deanović et P. Guberina, cette revue biennale, ouverte depuis 1958 aussi aux anglicistes, offre aux romanisants, d'orientation française ou italienne, une excellente possibilité de publier les travaux de leur discipline. Philologie et critique littéraire, le plus souvent d'aspect comparatif, sont traitées tour à tour, apportant souvent des idées nouvelles ou, au moins, inspirées de points de vue différents ; ce qui leur vaut souvent l'intérêt d'être consultés aussi par des spécialistes d'autres nations, et qui, bien entendu, apporte aussi une justification à la publication de ces travaux en langues étrangères.

Pour donner une idée des sujets traités dans les 8 numéros publiés jusqu'ici, nous donnons une liste des travaux parus en langue française, énumérés dans leur ordre chronologique : P. Guberina : *La logique de la logique et la logique du langage* ; V. Vinja : *Procédés affectifs dans la dénomination d'une coquette de mer* (*Coris julis*) ; M. Mandić-Pahl : *Sur une traduction croate de la* Henriade *de Voltaire* ; P. Guberina : *Etude expérimentale de l'expression linguistique* ; J. Gospodnetić : *L'e caduc* ; P. Guberina : *L'esthétique et la morale des poètes noirs écrivant en langues européennes* ; A. Polanšćak : *Le rôle du corps dans l'esthétique proustienne* ; M. Mandić-Pahl : *Francion ou le message réaliste et critique de Sorel* ; P. Guberina : *Le son et le mouvement dans le langage* ; V. Vinja : *Nouvelles contributions au « Romanisches Etymologisches Wörterbuch » de W. Meyer-Lübke* ; A. Polanšćak : *Roger Martin du Gard avant « Les Thibault »*.

Une liste des livres et revues reçus en échange (et qui, souvent, peut servir aussi de bibliographie) est ajoutée à chaque fascicule de *Studia Romanica et Anglica* dont la typographie est du reste très soignée.

R. M.

MIODRAG IBROVAC :

MANUEL BIBLIOGRAPHIQUE DES LANGUES ET DES LITTÉRATURES ROMANES ET DE LA LITTÉRATURE COMPARÉE

Sous les auspices de l'Université de Belgrade vient de paraître, en 1959, un *Manuel bibliographique*, destiné tout d'abord aux étudiants, mais aussi aux enseignants et à tous ceux qui désirent approfondir une question littéraire du domaine des langues et littératures romanes. Professeur émérite, Miodrag Ibrovac, par sa longue expérience pédagogique et par ses travaux personnels (rappelons sa thèse magistrale sur *José-Maria de Hérédia*, Paris, 1923, Les Presses Françaises), était tout désigné pour rédiger un tel ouvrage de référence, dont forcément la nécessité se fait plus encore sentir à l'étranger qu'en France. Par la modestie qui le caractérise, M. Ibrovac ne se cache pas les difficultés que la composition d'un tel ouvrage devait comporter. Conçu et mené à bien à Belgrade, ce *Manuel* tient nécessairement et tout d'abord compte de livres qui s'y trouvent, dans les bibliothèques Nationale et de l'Université ainsi que dans les bibliothèques spécialisées, attachées aux divers Instituts universitaires. Par cela même ce *Manuel* ne saurait être complet, si jamais un but aussi ambitieux pouvait être atteint en bibliographie, domaine particulièrement ingrat, en perpétuel devenir.

Faisant abstraction du latin et des langues romanes hors le français, signalons la méthode poursuivie par l'auteur qui va des dictionnaires et grammaires à la stylistique, la versification, le rythme et la diction, pour arriver ensuite au domaine de la littérature française : histoires de la littérature, études des genres littéraires, littérature générale et comparée, relations littéraires franco-yougoslaves, revues concernant les études françaises. Par une méthode dont la justesse est évidente, l'auteur a complété son *Manuel* par une nomenclature des ouvrages sur la France et la Civilisation Française. Une bibliographie des auteurs par siècles doit paraître dans le Tome II.

Il va sans dire que certaines parties d'un ouvrage aussi vaste ne sauraient donner l'impression de représenter plus qu'un choix (il en est ainsi des Relations littéraires franco-yougoslaves). Le côté typographique, très soigné en général, n'est, bien entendu, pas tout à fait exempt de coquilles. Et puisque l'auteur nous y invite dans l'Avant-propos, nous nous permettons de lui signaler qu'à

deux endroits (p. 193 et 202) le nom du fondateur des *Annales de l'Institut Français de Zagreb*, Jean Dayre, est reproduit incorrectement.

Ce qui, du reste, n'est nullement dit pour diminuer l'importance et les belles qualités de ce *Manuel* dont la nécessité se faisait de plus en plus sentir.

H. TARTAGLIA :

HISTOIRE DE LA PHARMACIE EN YOUGOSLAVIE ET SA SITUATION ACTUELLE

(*Thèse présentée à la Faculté de Pharmacie de l'Université de Paris*)

Aux éditions de la *Société Pharmaceutique de Croatie*, Institut d'Histoire de la Pharmacie, a paru, en 1959, livre 4, le texte de la Thèse présentée, en avril 1956, à la Faculté de Pharmacie de l'Université de Paris, par M. Ph. Hrvoje Tartaglia, Directeur de l'Institut d'Histoire de la Pharmacie de Zagreb. Préfacé par Ch. Bedel, professeur de Législation, Déontologie et Histoire de la Pharmacie à la Faculté de Pharmacie de Paris, ce livre, imprimé à Zagreb, représente le premier travail général sur cette question. C'est en même temps l'histoire des premières pharmacies qui, dès le moyen âge, existaient dans diverses provinces de la Yougoslavie, notamment dans ses régions occidentales, plus ouvertes aux civilisations européennes. Les premières officines et leurs titulaires, les pharmacologies, et, vers le XIXe siècle, les premiers efforts scientifiques aboutissant à la fondation de la première Haute École dans le pays (aujourd'hui la Faculté de Pharmacie de Zagreb), tous ces aspects divers et multiples sont présentés dans le livre de M. Tartaglia, qui fournit en même temps des données sur le rôle et la situation de la profession et de l'enseignement pharmaceutique dans la République Fédérative Populaire de Yougoslavie.

R. MAIXNER :

CHARLES NODIER ET L'ILLYRIE

Sous le numéro 37 de la collection des Études de littérature étrangère et comparée (Didier, 1960) M. Rudolf Maixner, professeur de littérature française à l'Université de Skopje, a publié une ctude sur « Charles Nodier et l'Illyrie » (132 p.). En quinze chapitres l'auteur étudie les rapports de Charles Nodier avec l'Illyrie napoléonienne depuis les préparatifs du départ de ce dernier pour Ljubljana, l'analyse détaillée de tous ses écrits « illyrisants » (articles dans le *Télégraphe* et le *Journal des Débats*, Jean Sbogar, Smarra, Le bey spalatin, La Femme d'Asan, Mademoiselle de Marsan, etc.), un fragment « illyrisant » posthume, jusqu'aux imitateurs et pilleurs du « savant Nodier ». La conclusion, qui forme le quinzième chapitre, montre les fluctuations de l'intérêt illyrisant de Nodier depuis son séjour à Ljubljana jusqu'à la fin de sa vie. En outre l'ouvrage contient une annexe (Documents. Lettres inédites), une bibliographie des ouvrages « illyrisants » de Charles Nodier, une liste des sources, une bibliographie générale, un index alphabétique. Ainsi présenté l'ouvrage de M. R. Maixner représente une étude exhaustive sur Nodier et l'Illyrie.

Dans son Avant-propos, M. Marcel Bataillon, administrateur du Collège de France et Directeur de la *Revue de Littérature comparée* écrit que M. R. Maixner « pourrait sous-titrer son ouvrage Contribution à l'étude de l'exotisme », et plus loin, « élaborée dans le respect de la plus minutieuse érudition historique, (cette étude) est de nature à éclairer un vaste problème de littérature générale ». « Charles Nodier et l'Illyrie » dépasse donc le « cas Nodier ».

L'exotisme, aussi vieux que la littérature elle-même, n'est en dernier ressort qu'un des aspects de la nature humaine. Il varie avec l'intérêt d'une époque. Depuis « le bon sauvage » de Montaigne, Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre jusqu'à « la couleur locale » des romantiques, il y a toute une gamme de nuances et de modes. Vers 1842 on devait être déjà un peu fatigué de l'exotisme romantique puisque dans le « coucou » desservant la ligne Paris-l'Isle-Adam (*Un début dans la vie*) Balzac ose en faire une parodie « pour embellir le voyage et en charmer les ennuis ». Les voyageurs en font des gorges chaudes. Tout l'appareil de persiflage y est mis en action : jeux de mots, calembours, proverbes écorchés, clichés stéréotypés. L'exemple bien connu (il s'agit d'un mari jaloux) : « Mais il était jaloux non pas comme un tigre, car on dit des tigres qu'ils sont jaloux

comme un Dalmate, et mon homme était pire qu'un Dalmate, il valait trois Dalmates et demi. C'était un Uscoque, un tricoque, un archicoque dans une bicoque. » Sans diminuer la valeur littéraire des écrits exotiques illyrisants de Nodier, on peut se représenter l'auteur lui aussi passablement amusé dans son cabinet de travail au moment où son imagination partait pour enrichir ses « connaissances illyriennes », ou bien Mérimée au moment de remettre à l'éditeur son propre portrait (coiffé à l'espagnole) pour représenter la poétesse populaire Clara Gazul. En dehors de l'imagination c'est surtout de l'esprit qu'il faut avoir pour parler avec compétence des choses qu'on ne connaît que superficiellement. Le livre de M. R. Maixner nous montre bien quels efforts coûtaient à Nodier ses mystifications. Chaque fois qu'il est en difficulté, M. Maixner nous le présente au moment où il invente, ajoute, plagie, falsifie, où il fait étalage de ses « amitiés » illyriennes, puis il constate : « Le procédé et le désir d'éblouir sont évidents. Il est permis de douter que Nodier ait seulement connu tous les « amis » qu'il énumère » (p. 37). Ces annotations, qui sont nombreuses, prouvent que même la pensée de Nodier n'a pas de secret pour notre érudit. En concluant cette trop brève notice je donnerai une fois de plus la parole à Marcel Bataillon : « A vrai dire, peu de critiques sont préparés à juger de la qualité d'un savoir exotique avec la compétence et l'équité dont le Croate Maixner fait preuve à l'égard du Français Nodier. »

A. Polanšćak.

J. DAYRE, M. DEANOVIĆ, R. MAIXNER :

HRVATSKOSRPSKO FRANCUSKI RJEČNIK

(*Deuxième édition du dictionnaire croate ou serbe-français*)

Aux éditions NIP de Zagreb, vient de paraître la deuxième édition; complétée et rédigée par R. Maixner, du grand dictionnaire (XI — 960 pages) croate ou serbe-français de Jean Dayre, Mirko Deanović et Rudolf Maixner. Publié pour la première fois en 1956, ce dictionnaire s'est avéré comme un manuel très utile et très recherché. Aussi la 1re édition (6 000 exemplaires) a-t-elle été épuisée dès 1959. La 2e édition a été complétée notamment par des termes nouveaux appartenant au domaine scientifique et à la technique moderne.

MIDHAT ŠAMIĆ :

LES VOYAGEURS FRANÇAIS EN BOSNIE A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE ET AU DÉBUT DU XIXe ET LE PAYS TEL QU'ILS L'ONT VU[1]

La collection *Etudes de littérature étrangère et comparée*, publiée par la *Revue de littérature comparée*, vient d'éditer la thèse de doctorat ès lettres, soutenue en Sorbonne en 1958, par Midhat Šamić, professeur à la Faculté des Lettres de Sarajevo. Les lecteurs des *Annales* connaissent déjà quelques-uns des travaux de M. Šamić, consacrés à des rapports littéraires franco-yougoslaves, plus spécialement franco-bosniaques. Mais ce n'est qu'après la publication de sa thèse que l'on peut se rendre compte combien les problèmes étudiés par lui sont vastes, composés qu'ils sont d'une quantité de détails, embrassant une époque de l'histoire de Bosnie, sous ses aspects les plus divers et dont les détails se rapportent aux événements politiques, à la civilisation et même à la littérature tout court. On peut dire que M. Šamić a réussi ce tour de force, faisant preuve, outre d'une profonde connaissance de la matière, d'une remarquable maîtrise dans l'analyse. C'est surtout dans la IIe partie de sa thèse, intitulée *La Bosnie à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe vue par les voyageurs français*, que l'auteur a su dégager les traits essentiels de ce qu'apportent de nouveau ces témoignages des voyageurs français. Et qu'on ne croie pas que parmi ces témoins il n'y avait que des passants, se contentant de pouvoir, à l'aide de quelques impressions hâtives, brosser quelques esquisses de couleur locale. Bien au contraire, un bon nombre de ces voyageurs étaient des résidents, dont l'expérience vécue sur place s'étale sur plusieurs mois, voire sur quelques années. Tel est notamment le cas de Marc Bruère, agent consulaire, de Pierre David, consul, et de son chancelier Chaumettes des Fossés, qui sont d'ailleurs les plus marquants parmi ces témoins.

Du reste, à l'époque étudiée par M. Šamić, les conditions de voyage en Bosnie ne permettaient pas de passer à travers cette province ottomane avec rapidité. Outre l'absence des routes praticables dans un pays très montagneux, les lenteurs et souvent la

[1] Ouvrage publié, avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique. Éditeur : librairie Didier, Paris, 1960.

méfiance des autorités obligèrent maint Français à prolonger son séjour.

Cependant, ce qui ajoute encore une valeur appréciable aux témoignages recueillis par M. Šamić, c'est que l'auteur ne s'est pas borné aux récits de voyage proprement dits. Il a consacré la même attention à l'étude des documents officiels, publiés déjà ou découverts par lui-même au cours des fouilles systématiques qu'il avait entreprises dans les archives de Paris (Affaires Étrangères, Guerre, Nationales) et de Vienne, non moins que dans celles de Yougoslavie (Raguse, Zadar).

De l'avant-propos il faut retenir l'aveu si franc où M. Šamić expose les difficultés qu'il avait rencontrées dans la délimitation de son sujet, trop vaste, dans sa forme primitive : ayant d'abord envisagé d'étudier « les rapports intellectuels franco-bosniaques et herzégoviniens au XIXe siècle et au début du XXe siècle », il s'est finalement décidé à restreindre son travail et de le ramener au titre actuel de sa thèse.

Afin de démontrer que le grand intérêt manifesté par les voyageurs à l'époque étudiée par l'auteur n'est pas un fait nouveau, mais qu'il remonte à une vieille tradition, M. Šamić présente dans l'introduction les principaux voyageurs français en Bosnie-Herzégovine du XVIe au XVIIIe siècle, en soulignant qu'il s'agissait là surtout de visiteurs occasionnels.

Dans le chapitre II de l'introduction, l'auteur s'attarde sur l'Illyrie de Napoléon Ier, à la suite des occupations des provinces occidentales de la Yougoslavie actuelle. Rappel justifié, car grâce à l'Illyrie, de nombreux Français s'intéressèrent à l'arrière-pays, c'est-à-dire à la Bosnie-Herzégovine. Après ces chapitres introductifs, M. Šamić aborde l'essence même de sa thèse, en ouvrant d'abord l'*Epoque de l'agence consulaire à Travnik* (1793-1797).

Comme de juste, il s'intéresse beaucoup à la personnalité captivante de Marc Bruère-Desrivaux, Français « ragusinisé ». Il ne manque pas non plus de rendre hommage aux travaux de Jean Dayre, fondateur des *Annales*, qu'une mort prématurée avait empêché d'achever l'ensemble des recherches sur la vie et l'œuvre de Marc Bruère. L'apport personnel fourni à ce sujet par M. Šamić est appréciable, particulièrement pour l'étude de l'activité diplomatique de ce Français poète-croate.

Après avoir présenté les autres voyageurs de cette époque, notamment le diplomate Descorches, l'auteur passe à l'époque du Consulat général de Travnik (1806-1815). En plus de David et de Chaumette, dont il présente l'activité consulaire mais aussi littéraire, en y apportant une riche collection d'éléments nouveaux, M. Šamić

étudie l'activité des envoyés militaires parmi lesquels Charles Pertusier, auteur du livre *La Bosnie considérée dans ses rapports avec l'Empire Ottoman* (1822). Mais M. Šamić démontre également ce que Pertusier doit au livre de Chaumette, consacré à la Bosnie en 1816.

Au chapitre IV, il est question des envoyés diplomatiques et des consuls de la France napoléonienne (Hugues Poucqueville, Andréossy, etc.). Des conclusions judicieuses terminent cette Ire partie et précèdent à la IIe partie : la Bosnie « vue par les voyageurs », dont nous avons déjà parlé. Nous nous excusons cependant de ne pas pouvoir, faute de place, y revenir encore.

Au total, la thèse de M. Šamić est une œuvre méritoire, enrichissant et élargissant grandement le domaine des rapports franco-yougoslaves. Et rappelons à la fin que cette thèse a pu profiter des encouragements et conseils de MM. Dédéyan, Vaillant, Pierre Moreau, Pierre Pascal et Roger Portal, éminents comparatistes, slavisants ou historiens de la Sorbonne et du Collège de France.

R. M.

PAGES DE PROSE CROATE CONTEMPORAINE PRÉSENTÉES PAR M. MATKOVIĆ

Sous la rédaction de Gustav Krklec et Marijan Matković, l'Ured za informacije Izvršnog Vijeća Sabora Narodne Republike Hrvatske vient d'éditer un recueil de textes littéraires (270 p.), « Pages de prose croate contemporaine », présenté par Marijan Matković. Dans la Remarque il est dit : « En accord avec l'éditeur, les rédacteurs se sont limités uniquement aux œuvres d'auteurs vivants, nés après l'année 1900...

« Les rédacteurs ont également eu en vue le fait que tous les textes des Pages, sauf une seule nouvelle, ont été écrits et publiés après la Deuxième Guerre mondiale ». Le volume contient des nouvelles entières ou de longs extraits de roman de huit auteurs contemporains : Vjekoslav Kaleb, Vladan Desnica, Novak Simić, Petar Šegedin, Ivan Dončević, Ranko Marinković, Mirko Božić, et Vojin Jelić. La nouvelle de R. Marinković est traduite par Dominique Cassella et les autres textes par Antun Polanšćak.

CHRONIQUES

M. Jean-Paul Sartre à Belgrade et à Zagreb

Du 10 au 16 mai 1960, M. Jean-Paul Sartre a été l'hôte de l'Association des Écrivains Yougoslaves, à Belgrade d'abord, puis à Zagreb. Dans les deux villes et, comme en témoigne la presse, dans l'ensemble du pays, le voyage de M. Sartre, dont les œuvres, pour la plupart traduites, sont familières au public yougoslave, a été suivi avec un intérêt très vif et très amical.

Tournée de la troupe Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault

La troupe Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault a donné, du 6 au 15 juin 1960, à Belgrade, Sarajevo, Zagreb et Ljubljana des représentations du *Misanthrope* et des *Fausses Confidences*, ainsi que des Récitals de Poésie Française. L'accueil du public, comme de la critique, a été unanimement triomphal.

Le 70e anniversaire de M. Deanović

M. Mirko Deanović, professeur titulaire de langue et littérature italiennes à la Faculté de philosophies de Zagreb, a été, à la fin de l'année scolaire 1959-1960, l'objet de vives manifestations de sympathie qui prouvent à quel point ce savant a pu marquer de sa personnalité les trois décennies de son enseignement à l'Université de Zagreb. Plus éloquents encore sont les échos que cet anniversaire n'a pas manqué de susciter dans les milieux scientifiques hors de Yougoslavie. Initiateur d'un Atlas linguistique de la Méditerranée, dont la réalisation est à l'heure actuelle en cours, grâce à des appuis trouvés en Italie et dans d'autres pays riverains, M. Deanović est à juste titre considéré aujourd'hui comme un des promoteurs les plus éminents de cette méthode de géographie linguistique.

Les *Annales de l'Institut Français de Zagreb*, dont M. Deanović a été un des collaborateurs dès leur premier numéro en 1937, sont aussi parmi les périodiques scientifiques qui tiennent à s'associer à ces manifestations de sympathie. Sans parler des domaines multiples, lexicologique, linguistique ou de littérature comparative en Yougoslavie ou à l'étranger, qui furent pour M. Deanović autant d'occasions de rappeler son attachement à des initiatives de ou en langue française, nous sommes heureux de pouvoir mettre en relief quelques données sur sa collaboration aux *Annales* ; outre un utile précis sur l'enseignement des langues et littératures romanes à l'Université de Zagreb (AIFZ, 1, 1937), trois études fondamentales sur *Les plus anciens contacts entre la France et Raguse*, réunies ensuite en livre, figurent comme tome III dans la « Bibliothèque de l'Institut Français de Zagreb », 1950. Profondément attaché à Jean Dayre, fondateur des *Annales*, par des liens d'amitié et surtout de conformité intellectuelle, M. Deanović a tenu à rappeler, en collaboration avec R. Maixner, les mérites exceptionnels de ce savant français décédé prématurément (AIFZ, 2-3, 1953-1954). Mais parmi tous les problèmes des contacts avec la France, celui qui a sans doute le plus d'attrait pour M. Deanović, c'est la question de la vogue extraordinaire que, aux XVIIe et XVIIIe siècles, connurent à Raguse les comédies de Molière.

R. M.

Le départ de M. Clavé

Cher Paul Clavé,

C'est donc décidé, tu nous quittes! J'imagine difficilement le Séminaire roman et l'Institut français sans plus t'y rencontrer. Toujours exact au rendez-vous avec le travail et toujours aimablement serviable, tu y déployais ton activité infatigable. Lorsque je te consultais sur le degré des connaissances de français d'un de nos étudiants, tu ouvrais ton carnet et exposais en détail le niveau de son savoir ; si la connaissance des langues pouvait se mesurer au poids, je crois que ton évaluation serait exacte à un milligramme près. Et lorsque tu corrigeais les compositions des étudiants, tu y ajoutais des remarques qui, à elles seules, valaient une leçon particulière de grammaire. Grâce à ce travail minutieux on trouvait dans les écrits de nos étudiants des phrases toujours plus correctes et des pensées toujours mieux exprimées.

Ton effort constant, presque anonyme, a donc eu des résultats réels, et c'est là que tu dois puiser une satisfaction authentique. Si nous échelonnons cette activité consciencieuse sur vingt-quatre années, ou plutôt sur quarante-huit semestres, nous nous trouvons devant une somme de travail impressionnante, tant du point de vue de la propagande de la langue française que du point de vue des générations d'étudiants qui en ont profité. Je repète, il y a de quoi être satisfait, même un peu fier, car « nous sommes ce que nous avons fait », a dit quelqu'un.

Tu as passé à Zagreb vingt-quatre années, un quart de siècle, une vie d'homme presque, et je sais que tu nous quittes avec quelque regret, le contraire serait une déception pour toi et pour nous, mais ton travail et ton affable loyauté empêcheront Zagreb de t'oublier.

Continue donc, cher Paul Clavé, notre amitié continuera.

Antun Polanšćak.

Imprimerie Bussière, à Saint-Amand (Cher), France. — 16-6-1961.
Dépôt légal : 2e trim. 1961.
N° d'imp. : 320.